

898

15-

4,



— ET —

Son Œuvre

UNE PAGE D'HISTOIRE

PAAP
FC
332
C45
1898

A. E. TALBOT, EDITEUR,
Québec
1898.

62



Public Archives
Canada

Archives publiques
Canada

Amour de mon ami
Edmond Talbot

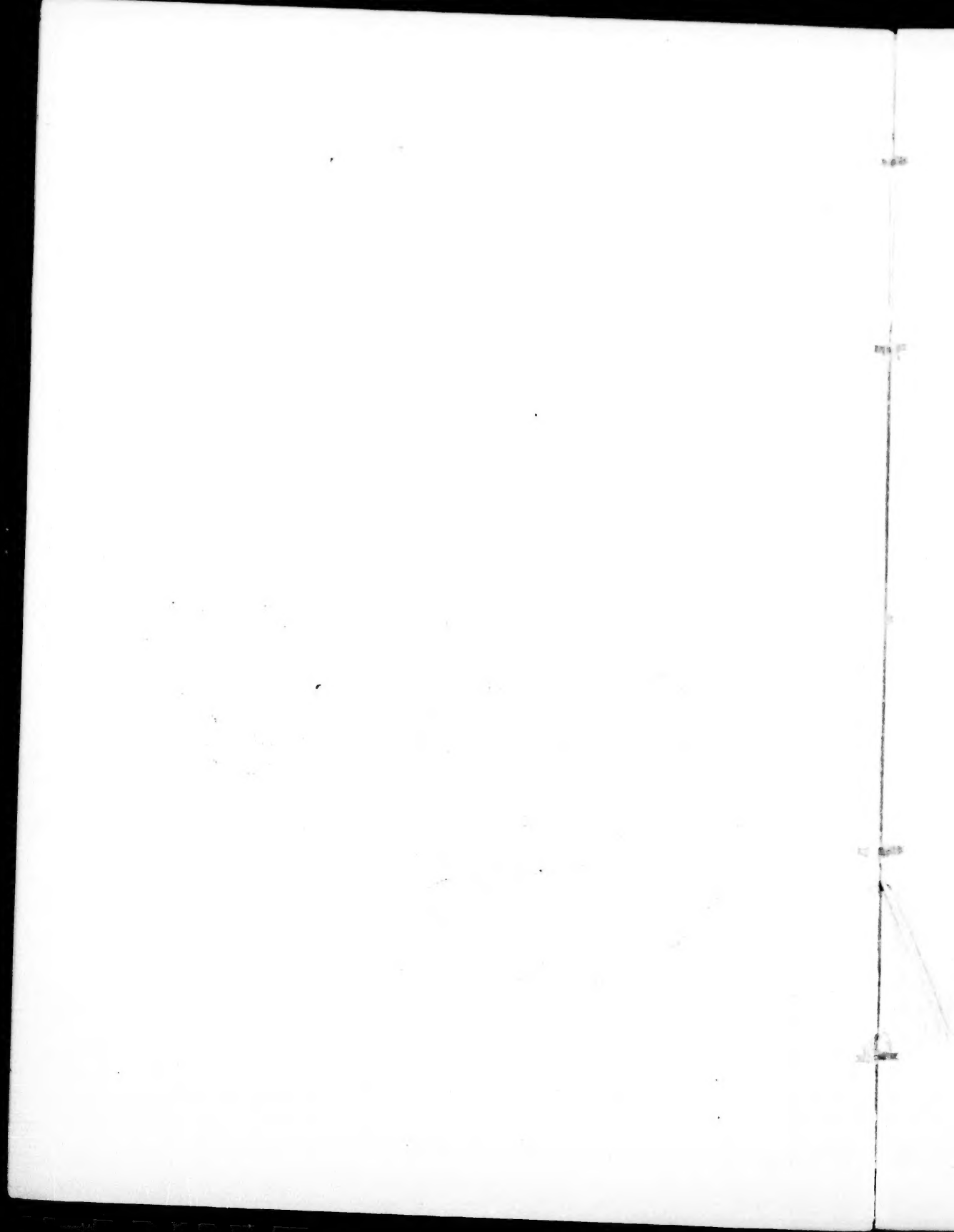
29/12/98.



Champlain et son oeuvre

Une page d'histoire





CHAMPLAIN

— ET —

Son Œuvre

UNE PAGE D'HISTOIRE



A. E. TALBOT, EDITEUR,
Québec
1898.

PAAP

FC

332

C45

1898

790259

NOTICE

Nous présentons au public une des plus belles pages de notre histoire nationale.

Le 21 septembre 1898, les deux races françaises et anglaise du Canada, d'un commun enthousiasme pour l'œuvre de Champlain, ont élevé à l'illustre fondateur de Québec un monument digne de lui qui devra en perpétuer le souvenir glorieux à travers les siècles.

Tout le monde a encore présent à la mémoire cette belle démonstration.

Aussi ne nous occuperons-nous pas d'en donner le compte-rendu détaillé, ce qui d'ailleurs a été fait dans le temps par la plupart des journaux du pays.

Mais ce qui mérite d'être noté de nouveau et d'être relu, ce sont les discours qui ont été prononcés en cette mémorable circonstance.

VI

Nous publierons donc ces magnifiques pièces d'éloquence.

Nous débiterons par le discours de l'honorable Adélard Turgeon, ministre de la Colonisation et des Mines, prononcé à Honfleur, au banquet qui lui a été offert par cette ville, parce que ces fêtes de Honfleur ont eu des rapports trop intimes avec nos fêtes de Québec pour ne pas les réunir toutes les deux dans notre souvenir.

A. E. TALBOT.





L'HONORABLE ADELARD TURGEON,
Ministre de la Colonisation et des Mines



Monsieur le Président,

Messieurs.

Il vous est facile de comprendre ce que doit ressentir en ce moment un enfant du Canada, rejeton de famille normande, de recevoir au berceau de ses pères, deux siècles après leur départ, un accueil aussi cordial, une hospitalité aussi généreuse. Aussi, je suis touché, profondément touché, plus que je ne saurais l'exprimer, de votre bonté, et je garderai de cette journée un souvenir ému et reconnaissant.

Vous avez indiqué, M. le président, l'œuvre de votre société. Je savais déjà avec quel soin jaloux vous remuez la poussière de vos archives pour reconstituer, non seulement toutes les gloires du passé, mais encore dans le langage de l'un des vôtres " pour relever toutes les fleurs de votre originalité nationale : cette délicatesse, cette élégance, cette distinction,

cette saveur de naïveté, cette séduction de courtoisie, cette vivacité spirituelle qui furent pendant des siècles les modèles enviés du monde civilisé. "

Evocateurs des gloires du passé, amants passionnés de tout ce qui peut faire connaître et aimer la France d'autrefois, vous n'avez pas voulu rester étrangers à l'apothéose que le Canada prépare au fondateur de Québec, à l'illustre Champlain. Vous avez voulu vous associer à cette fête française, je dirai à cette fête de la famille française, de toute la famille française, de la branche aînée restée ici comme de la branche cadette qui, sur un autre continent et sous un autre drapeau, cherche à faire revivre le caractère et les traditions de sa patrie d'origine.

La fête que Québec se prépare à célébrer dans quelques jours est véritablement franco-canadienne : elle est vôtre, puisque Champlain venait des rives de la France : elle est nôtre, puisque le vaillant marin a été fondateur du Canada et que ses cendres reposent près de nôtre grand fleuve. Oui, messieurs, nous lui élèverons dans quelques jours sur le rocher de Québec, en face du majestueux Saint-Laurent un monument digne de sa mémoire. Il est du ciseau d'un artiste français et, pour bien en indiquer le caractère, le granit qui lui sert de base comme les matériaux qui ont servi à l'é-

difier sont de provenance française. Comme je voudrais posséder cette maîtrise de votre langue pour exprimer ce que nous, vos frères d'amérique, ressentirons en ce jour ; mais je sais que je puis compter sur votre indulgence et que vous vous rappelerez que pendant plus de deux siècles et demi nous avons vécu isolés, abandonnés à nos propres forces, perdus au milieu de l'émigration étrangère, sans point de contact avec la France et du lumineux rayonnement de son foyer intellectuel.

Et, messieurs, votre participation à cette fête du souvenir, vous avez voulu nous la donner ici, près de la mer, sur la côte normande. Vous saviez combien Honfleur nous était cher. C'est ici que Champlain s'est embarqué plus d'une fois pour ses courses aventureuses au Nouveau-Monde. C'est ici qu'ont pris passage la plupart des familles qui ont fait souche au Canada. Son aspect même, la disposition de ses rues, le nom de ses habitants, tout rappelle au Canadien l'identité de race, la communauté d'origine.

Un autre souvenir s'y rattache. C'est à quelque pas d'ici, à l'embouchure de la Dive, que Guillaume-le-Conquérant suivi de ses barons partit pour faire la conquête de l'Angleterre. Cette page d'histoire nous remplit d'un légitime orgueil, nous les Normands du Canada, car enfin, si nous avons été défaits par l'An-

gleterre en 1760, nous n'en sommes pas moins les descendants d'une race qui a vaincu ses vainqueurs. Me permettez-vous à ce sujet un souvenir très personnel. Lors de mon départ du Canada, dans un dîner qui me fut donné par mes collègues et amis, l'honorable monsieur Duffy, un anglais protestant, ministre des Travaux Publics dans le gouvernement de la province de Québec, disait aux applaudissements de tous ces paroles que je vous demande la permission de citer : " Assurez-vous compatriotes de nos ardentes sympathies. Nous ne pouvons oublier que l'Angleterre est issue d'un double sang : c'est l'alliance du Saxon et du Normand qui a formé la puissante nation anglaise. " Nous vous devons plus que l'existence physique : ce sont vos pères qui ont conquis sur la féodalité toute-puissante les premiers germes de la liberté politique. Personne n'ignore en effet, — Augustin Thierry l'a consigné dans son histoire de la Conquête — que les barons qui ont forcé le roi Jean-sans-Terre à signer la Grande Charte, ce paladium de toutes les libertés anglaises, portaient des noms normands. De sorte que, messieurs, lorsqu'en 1789, vous faisiez vos premiers essais de régime parlementaire, vous n'empruntiez rien à vos voisins, mais vous repreniez une partie de l'héritage paternel, vous conti-

nuiez sur le sol français la tradition normande d'Outre-Manche.

Je vous remercie donc d'avoir pensé à honorer la mémoire du fondateur de Québec et d'avoir choisis comme théâtre de cette manifestation, un coin de terre si français et si cher à nos cœurs canadiens.

Quelle est l'idée qui a présidé à l'œuvre de Champlain ? Convertir à la foi les tribus indiennes de l'Amérique du Nord et répandre l'influence civilisatrice de la France. D'autres peuples sont allés à la recherche de continents nouveaux, ont bravé les périls des mers inconnues, mais n'ont laissé aux cœurs des peuples sauvages que le souvenir de leurs barbares atrocités. Comparez les conquêtes de l'Espagne et du Portugal aux conquêtes de la France en Amérique et puis, voyez : les premières n'ont eu qu'un objet de lucre, de tirer des pays conquis tout l'or qu'ils recelaient en foulant aux pieds les indigènes ; celles-ci, n'étaient inspirées que par l'humanité, par le sentiment des devoirs supérieurs de l'homme envers son semblable. C'est ce sentiment que nous retrouvons dans le langage de Champlain, dans ses écrits, dans ses actes. Il a fait son succès et il consacre sa gloire. Pendant ce temps les pèlerins de Plymouth laissaient les rives tyranniques de l'Angleterre et venaient chercher sur les bords de l'Hudson, dans les

forêts vierges de l'Amérique, la liberté du culte et la tolérance religieuse. Ils devançaient leur temps en proclamant les droits inaliénables de la conscience que notre siècle seul a pleinement reconnus. Civilisation chrétienne, liberté de conscience, voilà le *substratum* des deux colonies que la France et l'Angleterre fondaient simultanément. Faut-il s'étonner si l'Amérique du Nord a marché à pas de géant, si son présent est aussi serein et aussi radieuses ses promesses d'avenir.

La carrière de Champlain enseigne une autre leçon. Pendant longtemps, il a été de bon ton d'affirmer et je ne puis dire qu'on n'y a complètement renoncé que la France était inhabile aux œuvres de colonisation. Les adversaires de Champlain à la Cour ne tenaient pas un autre langage. Il leur répondit par le seul argument que l'on ne réfute pas : le succès. Du coup, il gagna sa cause devant Colbert et devant l'opinion. Il n'est pas inutile de rappeler cet enseignement à une époque où la France cherche à reconstituer son empire colonial que la politique malheureuse du siècle dernier lui a fait perdre. Allez en avant messieurs. Continuez la tradition française. Laissez les autres peuples se précipiter en trafiquants sur les plages lointaines ; vous avez une autre mission, celle de les instruire. Champlain n'y a pas failli ; elle n'y faillira pas non

plus " la grande et douce nation où il fait bon de vivre et qui, quoiqu'en disent ses ennemis, ressemblera toujours à ces grands arbres où les oiseaux du ciel viennent s'abriter ". (Imbart de la Tour.)

Les colons de la nouvelle France furent des hommes d'élite. On a pu tenter ailleurs des essais de colonisation avec des repris de justice. Champlain, Colbert, Richelieu, en jugèrent autrement. Nos ancêtres furent tous des hommes au caractère élevé, d'une moralité irréprochable, l'esprit ardent, aventureux, ayant dans l'âme cette étincelle lumineuse qui a été l'inspiratrice de tous les grands mouvements de l'humanité vers le progrès. Aujourd'hui, nous traversons l'Océan en quelques jours sur des palais flottants. Avez-vous réfléchi à l'audace, à l'admirable folie de ceux qui, il y a trois siècles, s'aventuraient sur des mers inconnues dans de frêles coquilles de noix ? C'est à ces vaillants, à ces hardis navigateurs qu'il faut appliquer *i'æs triplex* du poète latin. Leur âme s'éprit des vastes solitudes, des régions inexplorées et, tout en guerroyant contre les Indiens et les colons de la nouvelle Angleterre, ils parcoururent toute l'Amérique, de l'orient à l'occident, du sud au septentrion, de Terre-Neuve aux Montagnes Rocheuses, de la baie d'Hudson au golfe du Mexique, laissant partout l'empreinte du nom français jetant à

tous les vents du ciel la semence féconde de la religion et de la civilisation. Ah ! qui peut dire l'action de la France sur le Nouveau Monde. Je ne parle pas du Canada français, mais des colonies anglaises elles-mêmes. L'épée de Lafayette leur a conquis l'indépendance et elles en ont perpétué le souvenir en élevant à l'entrée de leur métropole la statue de la Liberté. S'ils avaient regardé plus haut et plus loin, ce n'est pas la statue de la Liberté qu'ils auraient érigée dans le port de New-York c'est la statue de la France elle-même !

Nos pères furent des vaillants. Soldats et laboureurs, ils eurent tous les héroïsmes, héroïsme de tous les jours, les plus obscurs comme les plus méritoires, puisqu'ils n'avaient pour théâtre que le coin d'une forêt ou les rives désertes de nos rivières et de nos lacs et qu'ils ne se déployaient pas au grand soleil de la renommée. Leur fortune se poursuivait avec des vicissitudes diverses. Tour à tour envahisseurs ou envahis, retenant devant un ennemi dix fois supérieur ou promenant vainqueurs leur glorieux drapeau, accablés par le nombre, cette lutte gigantesque ne pouvait avoir qu'un épilogue tragique. Nous fûmes cédés à l'Angleterre ; le rideau tomba sur le premier acte de ce grand drame qui s'est déroulé sur la terre canadienne et, suivant la parole de notre poète national :

“ Notre vieux drapeau trempé de pleurs amers,
“ Ferma son aile blanche et repassa les mers.”

De ce moment, la vie du peuple canadien se transforme. Elle avait été guerrière, aventureuse, émiettant son activité sous mille et une formes ; elle se concentrera désormais sur un objet unique : la terre. Ils avaient été trappeurs, soldats, découvreurs, ils se font paysans et, confinés dans les campagnes, près de l'église paroissiale, ils dérobent à l'avidité et à la morgue du conquérant le patrimoine des aïeux. Pendant trois longues années ils espérèrent le rétablissement de la suprématie française. Qu'ils furent tristes pour nos pères ces jours de la fin du siècle dernier, écrasés sous la main de fer de cette bureaucratie qui s'était abattue sur la colonie comme une volière affamée et qui nous était venue des rives d'Albion, la haine au cœur et le *vae victis* sur les lèvres. Que de fois le vétéran canadien ne répéta-t-il pas avec le poète : “ Ne reviendront-ils jamais ! ” La vague mugissante porta sur sa crête d'azur plus d'un pleur aux rives de la France, mais le traité de Paris fit tomber la dernière illusion et le sort du Canada fut irrévocablement fixé.

Le paysan français s'attache au sol : cet amour devait le sauver. Privé de tout appui, abandonné de la noblesse, de la bour-

geoisie, de ses classes dirigeantes en un mot, il vécut en quelque sorte de la vie végétative jusqu'au jour où, de ses rangs, s'élevèrent les défenseurs de ses droits opprimés. C'est dire que l'œuvre du relèvement de la race française en Amérique a été toute démocratique; ce sont des fils du peuple, issus de la sainte et forte race de nos campagnes, qui ont opéré le prodige de faire reconnaître au vainqueur les droits du vaincu. Mais quoi! nous avons même vu lors de nos grandes luttes constitutionnelles les descendants de quelques rares familles nobles restées au Canada faire cause commune avec l'ennemi. Il était de bon ton de se ranger du côté de l'anglais qui contrôlait les emplois et les honneurs contre le brave petit peuple de plébéiens qui combattait pour sa foi, sa langue, ses institutions, pour le précieux héritage de ses pères. Ils eurent des places. Si vous venez chez nous, si vous parcourez nos campagnes et si vous entendez tomber de la bouche d'un vieux paysan le mot de bureaucrate, ne vous étonnez pas de l'amertume de son accent, ni du mépris qui plisse sa lèvre. Ce mot représente un demi siècle de rancunes, il exprime la haine, le dégoût du patriote contre les misérables qui se sont faits les instruments d'oppression de leur race. Car nous avons été opprimés. Les

conquérants commirent l'heureuse faute de chercher à ravir tout ce qui nous était cher. Au lieu de nous envelopper d'une hypocrite sollicitude, de nous endormir dans une quiétude trompeuse, ils attaquèrent, au mépris des traités, la religion nationale ; ils eurent l'orgueilleuse présomption de faire disparaître la langue française, la belle langue française, si noble, si éclatante, formée des sauvages beautés de la Gaule, de la grâce exquise de Virgile et de l'immortelle poésie du chantre de l'Illiade ; cette langue française qui est la plus belle expression de la pensée philosophique, la langue de la diplomatie, des cours, des académies, cette langue dont la civilisation vous a confié le dépôt, à qui vous donnez chaque jour un renouveau de vitalité et de splendeur, cette langue que nous possédons bien imparfaitement, mais que nous aimons autant que vous, mes frères de la Vieille France.

Le Père Charlevoix, le plus ancien historien du Canada, dans ses commentaires généraux sur le tempérament des premiers colons, remarque l'élévation de leur taille, leurs belles proportions physiques, mais il ajoute qu'ils font de mauvais valets ayant le cœur trop haut. Messieurs, tout le caractère est là, et la toute puissante Angleterre en fit l'expérience quand elle voulut les réduire en vassalage. Par la

constitution de 1793, la province de Québec avait été dotée du régime parlementaire. Oh ! nous sommes encore bien éloignés de l'indépendance que le Pacte Confédératif nous a depuis assurée.

Ce n'était qu'un timide essai, toujours contrarié par la mauvaise volonté des gouverneurs et par l'insolence de la bureaucratie. La lutte se poursuivit sur le terrain constitutionnel jusqu'au jour où, fatigués de cette longue suite d'injustices, révoltés de cette outragante violation des traités, exaspérés d'être esclaves dans un pays que leurs pères avaient découvert et fécondé de leur sang, ils prirent les armes et demandèrent à la force ce que le droit avait été impuissant à leur donner. On a blâmé l'insurrection de 1837. On a dit que c'était un acte de folie. C'est être fou, en effet, que de troubler le repos des jouisseurs, que de combattre sans armes, sans munitions, sans alliance au dehors, la toute puissance d'une grande nation ; c'est être fou que de mourir sans espoir pour la liberté, mais c'est la folie du sacrifice, c'est la folie de la gloire, c'est la folie qui a édifié tout ce qu'il y a de noble et de véritablement grand dans l'humanité. Ceux qui ont le plus violemment attaqué Papineau ont acclamé l'œuvre de Washington. Pourtant les griefs de la Nouvelle-Angleterre se réduisaient

à une question fiscale ; les nôtres se rattachaient à tout ce qu'il y a de sacré pour une nation. Aussi personne chez nous ne s'y est trompé et, depuis les origines de notre histoire, aucun homme n'est descendu aussi profondément dans l'amour du peuple, du vraie peuple, de l'ouvrier des villes comme du paysan des campagnes, et, dans nos fêtes nationales, dans ces grandes revues des gloires du passé, c'est son nom, son souvenir, sa mémoire qui remua le plus vivement les fibres patriotiques de la nation.

D'ailleurs, messieurs, l'insurrection portait la question canadienne sur un théâtre agrandi. Les communes anglaises s'émurent de cet acte du désespoir. Des hommes d'Etat vraiment libéraux entreprirent la défense des opprimés, dévoilèrent et dénoncèrent la tyrannie des proconsuls et bientôt notre pays recevait une nouvelle constitution législative qui, dans la pensée de quelques-uns de ses auteurs devait annihiler l'influence française au Canada, mais qui, heureusement, portait en germe la reconnaissance de tous nos droits civils et politiques.

Ce fut principalement sous la direction de deux hommes, que s'accomplit cette révolution pacifique. Lafontaine, un Canadien français, et Baldwin, un canadien anglais coalisèrent les meilleurs éléments des deux races

et, de cette union, comme d'une source féconde, jaillit la prospérité matérielle et surtout la pacification des esprits. La période qui s'est écoulée de 1840 à 1867 est incontestablement l'une des plus importantes de notre histoire. La reconnaissance officielle de la langue française dans les Chambres, devant les tribunaux, dans la littérature politique et administrative ; l'abolition des lois de navigation et l'ouverture de nos routes fluviales ; l'organisation de notre système municipal avec l'autonomie des communes ; l'abolition de la tenure seigneuriale qui avait été un merveilleux outil de colonisation au début de la Colonie, mais qui ne répondait plus au besoin et aux aspirations de l'époque ; l'éclosion d'un esprit public plus libéral, l'apaisement des querelles religieuses et des haines nationales préparèrent le Canada au Pacte Confédératif qui a véritablement créé la nation canadienne. La constitution de 1867 reconnaît à la province de Québec une autonomie absolue.

Notre législature provinciale exerce un contrôle exclusif sur nos lois civiles françaises, sur notre organisation paroissiale, sur notre législation scolaire, sur toutes les questions en un mot qui touchent de près ou de loin à notre avenir comme nation. Nous sommes effectivement indépendants et, si vous songez que

nous frappons d'un même droit d'importation les produits d'Angleterre et ceux des autres pays, vous admettez que le lien qui nous unit à la Grande-Bretagne est un lien nominal. Ah ! messieurs, vous ne sauriez concevoir l'étendue de nos franchises. Si vous assistiez à l'une de nos grandes cérémonies religieuses ou à l'une de nos fêtes nationales, vous vous croiriez transportés au cœur de la France. Le drapeau tricolore flotte au-dessus de nos têtes, des orateurs français exaltent les gloires de la patrie française, sans que nos compatriotes d'une autre langue s'en scandalisent ou même s'en étonnent. Ils nous respectent d'autant plus que nous affirmons avec plus de force notre sang et notre origine. Je vous ai parlé de l'insurrection de 1837.

L'un des chefs de la révolte, je pourrai dire l'âme du mouvement militaire, fut l'héroïque Chénier qui mourut les armes à la main dans le cimetière de St-Eustache. La nation française lui devait un monument et ce monument au rebelle, nous l'avons élevé, par souscription nationale, sur l'un des grands boulevards de Montréal, la ville la plus anglaise de notre province. Messieurs, que pensez-vous de ce trait de libéralité ?

Le 24 juin 1895, la foule se pressait aux abords de notre Palais Législatif à Québec, pour assister à l'inauguration de la statue du

chevalier de Lévis. Tout ce peuple était enthousiaste, délirant, car il aime à acclamer ce nom populaire entre tous, ce nom qui sonne à ses oreilles comme une fanfare guerrière, qui équivoque les souvenirs de l'époque héroïque de notre histoire, qui rappelle le guerrier qui espéra contre toute espérance, et qui, lorsque tout était perdu, jetait sur le champ de bataille de Sainte-Foye, un défi à la destinée malheureuse, et de sa main puissante enchaînait une dernière fois la victoire au drapeau de nos pères. Notre culte pour le chevalier de Lévis se comprend, car si d'autres combats ont été plus fructueux pour nos armes, aucun ne remue plus vivement la fibre nationale, parce que cette dernière victoire nous vengeait en quelque sorte de la défaite des plaines d'Abraham ; parce qu'elle ennoblissait en quelque sorte ceux qui allaient passer sous le joug de l'étranger ; parce qu'elle faisait voir que les fils de tant de gloires n'étaient pas dégénérés, que ceux qui allaient changer d'allégeance étaient une race malheureuse mais fière, vaincue mais indomptée. Eh ! bien, Messieurs, quels sont ces hommes que j'aperçois sur l'estrade et qui dominant la foule ? C'est le consul-général de France, c'est Monsieur le marquis de Lévis et sa famille, descendant du grand guerrier et, à leur côté, Lord Aber-

deen, le Gouverneur-général du Canada, le représentant de Sa Majesté Britannique. Par une de ces délicates attentions, et qui nous rendent si chers nos liens politiques, il avait voulu s'associer à cet hommage au vaillant capitaine, au vainqueur des armes anglaises ! Comment, Messieurs, pourrions-nous ne pas chérir un régime politique qui, loin de comprimer, active les plus nobles aspirations du cœur humain.

Oui, Messieurs, depuis le jour où Champlain fit naître la Nouvelle-France aux rives du St-Laurent, nous avons fait une longue route. Aujourd'hui nous donnons l'exemple d'un peuple florissant, pacifique, respecté au dehors sous le pavillon d'un grand peuple, épanchant dans ses vastes solitudes le flot tranquille de sa population, religieux, sans donner à aucun culte l'exclusion ou la prépondérance, présentant au monde le drame vivant de la liberté la plus absolue sous l'égide et le contrôle des lois. La semence est faite, la vaste machine de notre organisation sociale est complète ; notre pays est préparé pour ce voyage au long cours, où doivent se dévoiler, suivant la parole de Lacordaire, les îles fortunées de l'avenir.

L'Avenir ! il serait plus que téméraire de chercher à soulever le voile qui le dérobe à

nos regards. Mais le continent américain doit-il se développer, franchir et remonter le fleuve de la civilisation dans l'homogénéité d'une seule et grande nation ? Des voix autorisées ont depuis longtemps répondu à cette question. Un grand penseur a dit que la nature et l'histoire se réunissent pour établir qu'une grande république indivisible est une chose impossible. Dans tous les cas, il est permis de croire que, réalisant les appréhensions de son fondateur, l'illustre Washington, le colosse américain croulera et que trois ou quatre grands Etats s'élèveront sur ces ruines.

En présence de cette éventualité, il est permis, à quiconque connaît les tendances de la race allemande et la position qu'elle occupe en Amérique, de prédire qu'un empire allemand surgira dans la vallée du Mississippi qu'elle contrôle déjà par sa langue, sa littérature et son influence sur les affaires publiques.

Cet empire naissant aux rives du Mississippi ne vous fait-il pas rêver à un autre empire se déployant sur les bords du St-Laurent, jouant sur le continent américain le rôle de la France en Europe ; pays de civilisation et de liberté, pays généreux prêt à combattre pour un grand principe ou pour la défense d'une sainte cause ; faisant éclore les plus belles fleurs de l'art, les plus beaux fruits de la pensée, ma-

nifestant dans le Nouveau-Monde les initiatives fécondes et les vertus brillantes de l'âme française ? C'est un rêve, je le sais, un rêve ambitieux, mais l'un de vos grands écrivains l'a dit : " Tout ce qui a été fait de grand dans le monde a été fait au nom d'espérances exagérées. " C'est un rêve, mais j'ai foi dans ce rêve parce que j'ai foi dans la vitalité de notre peuple, parce que je crois qu'il a conservé intacte la racine morale de sa puissance et ce *potius mori quam fœdari* qui l'a sauvé au jour du danger et des défaillances nationales.

Pour le moment, nous poursuivons notre carrière, partagés entre deux sentiments : notre affection pour la France et notre reconnaissance pour l'Angleterre. La province de Québec a une fière et noble devise ; " Je me souviens " : Elle se souvient de son origine, du grand et beau pays qui a protégé son berceau, des sacrifices qu'elle a inspirés, du sang qu'elle a fait verser ; elle suit amoureusement du regard la marche glorieuse de la France à travers le monde, se réjouissant de ses triomphes, compatissant à ses défaites, car jamais, oh ! jamais nous n'avons senti comme nous vous aimions que lorsque l'ange de Douleur est venu s'asseoir à votre foyer. Avec vous nous avons pleuré sur des malheurs immérités : avec vous nous avons gémi lorsqu'un vainqueur impi-

toyable a violemment : arraché des bras de la France les deux filles de sa pensée, l'Alsace et la Lorraine, toujours aimées jamais oubliées.

Mais la province de Québec se souvient aussi de ce qu'elle doit à l'Angleterre. Elle ne saurait oublier qu'après bien des luttes, il est vrai après un siècle de revendications constitutionnelles, la raison supérieure de ses hommes d'Etat lui a assuré la reconnaissance complète de ses droits civils et politiques. C'est ce double sentiment, cette qualité d'affection que notre premier ministre, M. Laurier, exprimait excellemment l'an dernier, à Paris, par ce vers de Victor Hugo.

“ Fidèle au double sang qu'ont mis dans ma veine
“ Mon père vieux soldat, ma mère vendéenne ! ”

Comme je l'ai dit, il y a un instant, nous élèverons bientôt à Champlain un monument digne de sa mémoire. Une nation doit pleurer ses morts et, quand une vie a été toute donnée à la Patrie, il faut en rappeler le souvenir. Le souvenir retient ce qui échappe, rend présent ce qui est passé, fait revivre ce qui n'est plus. J'entends le souvenir, non d'une heure, non d'un jour, mais le souvenir des siècles, le souvenir de l'histoire qui recueille les grands dévouements, les grave sur le marbre ou le bronze pour les transmettre jusqu'aux générations les plus

reculées. J'ai cru qu'en ce jour il serait éminemment convenable de rappeler la vie de Champlain et de dire ce qu'est devenue son œuvre, afin de lui rendre cet hommage suprême que Tacite réclamait pour les grands citoyens : non les louanges mais une fidèle imitation de leur conduite.





L'HONORABLE JUGE A. CHAUVEAU,
Président du Comité du Monument Champlain

Adresse du Comité du Monument Champlain

**Présentée par son président l'hon.
juge Chauveau à Son Excellence
le Gouverneur-Général**

A Son Excellence le Très Honorable Sir
John Campbell Hamilton Gordon, comte
d'Aberdeen, chevalier grand'croix de
l'Ordre de Saint-Michel et Saint-George,
Gouverneur-Général du Canada, etc.

EXCELLENCE,

Il y a près de trois siècles, au pied de ce rocher historique dont le front est aujourd'hui couronné du monument majestueux qui se dresse devant nous, un homme au cœur vaillant, escorté d'une poignée de marins et d'artisans, venait jeter ici les fondements d'une ville et d'un peuple.

Cet homme, dont l'arrivée sur le rivage de Québec, le trois juillet 1608, ne fut salué que par les regards étonnés des aborigènes, et par le murmure de la brise à travers la forêt de noyers séculaires qui couvrait ces lieux de son épais manteau, cet

homme, toute une nation l'acclame aujourd'hui, son nom est sur toutes les lèvres, et vous l'avez sans doute prononcé avant moi, Excellence, c'était Samuel de Champlain.

Le nom de Champlain avait toujours été gravé en lettres ineffaçables dans le cœur du peuple canadien ; son souvenir immortel se perpétuait dans les pages de nos historiens et dans les panégyriques de nos orateurs ; toutefois il lui manquait encore cette consécration solennelle de la pierre et du bronze, que l'on prodigue de nos jours à tant de gloires apocryphes, mais qui, dans notre pays du moins, est demeurée le privilège de la vertu et de la grandeur incontestables. Cette consécration solennelle, Excellence, c'est notre joie et notre orgueil patriotiques de la lui donner aujourd'hui avec votre bienveillant concours, et de décerner à Champlain, sous vos auspices, l'éclatant hommage que la postérité devait à ses héroïques labeurs et à sa vie glorieuse.

Samuel de Champlain a été soldat, marin, géographe, découvreur, mais il a été plus que tout cela : il a été fondateur. Il a appartenu à cette élite auguste des hommes aux longs regards et à la volonté forte qui ne se limitent pas aux sollicitudes présentes, mais qui créent pour les siècles futurs. Il a créé une ville, il

a créé un peuple, il a créé une civilisation chrétienne et française dans les solitudes de l'Amérique septentrionale et il a communiqué à son œuvre un souffle de vie, puisque, après trois siècles, cette ville, ce peuple et cette civilisation manifestent leur étonnante extension et démontrent leur vitalité prodigieuse dans une fête magnifique consacrée à glorifier sa mémoire.

Sans doute, l'œuvre de Champlain a subi bien des vicissitudes. C'était une nouvelle France qu'il avait fondée sur les rives du St-Laurent ; c'était le drapeau de la vieille monarchie salique qu'il avait planté sur le promontoire de Québec. Et la Nouvelle France est disparue, il y a plus d'un siècle, comme entité politique ; et le drapeau aux fleurs de lys est tombé ici de nos bastions démantelé, avant d'être déchiré là-bas dans la tourmente où s'est effondrée l'antique royauté française. Aujourd'hui l'étendard d'Angleterre flotte au-dessus de nos têtes. C'est un gouverneur anglais, représentant Sa Majesté la reine impératrice de la Grande-Bretagne et des Indes, qui préside à cette inauguration d'un monument destiné à immortaliser le premier gouverneur français du Canada choisi par le lieutenant de Sa Majesté très chrétienne, Henri IV, par la grâce de Dieu roi de France

et de Navarre. Mais en dépit des variations et des changements extérieurs, malgré les mutations historiques et les modifications inévitables des formes politiques et sociales, l'élément supérieur et sacré de la création de Champlain est demeuré immuable, et son œuvre essentielle n'a point péri. Il était venu arborer ici l'étendard de la civilisation chrétienne à laquelle la vieille Europe devait sa grandeur et sa force. Et cette civilisation, suivant les voies frayées par le génie de l'intépide saintongeais, a pénétré les profondeurs immenses de ce demi continent, a conquis les espaces, franchi les mers intérieures, escaladé les pics en apparence inaccessibles, et s'épanouit aujourd'hui, dans sa floraison merveilleuse, des flots de l'Atlantique à ceux du Pacifique. L'œuvre de Champlain n'est pas morte; elle a traversé toutes les fluctuations des âges; elle a échappé à tous les désastres; elle s'est adaptée à tous les régimes; et aujourd'hui elle apparaît à nos regards pleine de vie et débordante de sève.

C'est donc avec une bien légitime fierté que la ville de Québec voit se réaliser un projet qu'elle caressait depuis longtemps, celui d'élever un monument à son illustre fondateur. La Providence a voulu qu'après deux cent quatre-vingt-dix années d'existence,

notre chère cité eût le spectacle solennel de notre dernier gouverneur anglais dans l'ordre chronologique, venant dévoiler la statue de notre premier gouverneur français. Quoi de plus émouvant pour nous que cette union du passé et du présent, que cet hommage généreux rendu par les grandeurs d'aujourd'hui aux gloires d'autrefois ; que le double concours du représentant de la couronne anglaise et de l'envoyé officiel du chef de la noble nation française venus ensemble porter l'hommage des deux grands peuples dont nous nous réclamons, au monument de celui à qui nos historiens ont décerné le beau titre de père de la Patrie ! Ah ! l'ombre de Champlain doit planer en ce moment sur cette ville de Québec, qui est la fille de son courage et de sa foi, et qui est restée si française d'aspect et de traditions, tout en professant une loyauté inébranlable—elle l'a bien prouvée jadis—au sceptre et au drapeau de l'Angleterre. Et la grande âme du fondateur doit éprouver une joie profonde en contemplant la scène inoubliable de ce jour.

Merci à Votre Excellence et aux hommes éminents qui représentent si bien au milieu de nous, en ce moment, la vieille Europe ainsi que la jeune et forte république américaine, d'avoir bien voulu assister à cette démonstra-

tion civique et nationale pour en rehausser l'éclat. Dans un instant votre main va faire tomber le voile qui recouvre la belle œuvre due à la collaboration distinguée de deux artistes éminents. Si la statue majestueuse de Samuel de Champlain va apparaître sur son magnifique piédestal aux regards émus du peuple canadien !

Excellence, le rôle de notre comité s'achève en ce moment. Nous présentons à tous nos concitoyens la statue du père de ce pays ; et, nous souvenant d'une inscription fameuse, nous sommes sûrs d'être les interprètes du sentiment universel en nous écriant : " A Samuel de Champlain le Canada reconnaissant ! "

ALEXANDRE CHAUVEAU,

Président.

LUDOVIC BRUNET,

Secrétaire.

Québec, 21 septembre 1898.

asser
faire
uvre
deux
euse
sur
emus

hève
s nos
; et,
euse,
s du
" A
nais-

dent.



LORD ABERDEEN

DISCOURS
DE
Son Excellence le Gouverneur-Général

Votre Honneur, M. le Président plénipotentiaire, M. l'Amiral, M. le Général, M. le Maire, Messieurs les Juges, Mesdames et Messieurs.

Je m'estime heureux de me trouver encore gouverneur-général du Canada aujourd'hui.

En m'éloignant du pays où moi et ma famille avons joui de tant d'heureux jours, j'emporterai de bien précieux souvenirs. J'ai eu l'occasion depuis cinq ans d'assister à bien des démonstrations touchantes, mais aucun événement ne dépassera en intérêt la manifestation dont je suis le témoin ce 21 septembre 1898 aux bords du Saint-Laurent, car ici, au centre de ces lieux historiques, nous voyons réunis des hommes venus de pays différents et chargés de missions les plus diverses. Tous désirent faire honneur à un grand héros du passé, et en même temps représentent dans leur propre personne un avenir que même Champlain n'avait jamais pu soupçonner.

Monsieur le juge Chauveau et messieurs du comité, l'adresse si éloquente dont je viens d'entendre la lecture sera conservée par moi et par la comtesse d'Aberdeen comme trésor, car j'y trouve l'expression émouvante de ce qui est dans tous nos cœurs.

Le célébration de la fête de ce jour marque le couronnement d'un travail qui s'est poursuivi à travers bien des années et nous nous réjouissons de le voir arriver à son terme, et nous félicitons sincèrement tous les hommes d'activité et de sentiments généreux qui ont contribué par leurs efforts à cet heureux résultat. Quoique la renommée de Champlain n'ait jamais cessé d'être chérie de génération en génération, un devoir restait à remplir, aussi longtemps que ni la ville, ni la Province de Québec n'avaient élevé un monument à sa gloire.

Au jour où nous sommes ce devoir est rempli—une grande lacune a été comblée. Voyez donc cette noble et fière figure qui demeurera désormais sur cet antique rocher.

Et pendant que je vous félicite sur ce fait essentiel, permettez-moi aussi de vous féliciter de ce que cette fête puisse se célébrer dans des circonstances si brillantes et si pleines de promesses. Le président et le comité de ce mouvement ont aujourd'hui pour hôtes les

hommes d'Etat distingués qui, comme représentants plénipotentiaires de leur pays respectif se sont rassemblés dans cette vieille capitale historique avec l'intention féconde de déterminer comment les relations et les communications entre deux grands pays pourront se régler dans les conditions des plus favorables au bonheur et au bien-être de tous, en maintenant en toutes choses une entente cordiale et harmonieuse.

Qu'ils soient les bienvenus à ce moment quand ils recommencent leur grande tâche, et nous prions Dieu que leur visite à Québec soit une de ces époques historiques d'où date le commencement d'une ère nouvelle, non seulement pour nos pays à nous mais pour le monde entier.

Nous avons aussi parmi nous l'Amiral qui commande les forces maritimes de Sa Majesté dans ces eaux et de l'Amérique du Nord qui, avec ses vaillants officiers et marins sont toujours sûrs d'un bon accueil à Québec, mais jamais plus qu'aujourd'hui.

Je saisis cette occasion pour remercier publiquement l'Amiral pour la bonté avec laquelle il a accédé à une demande que j'ai eu à lui transmettre au nom du comité des citoyens de Québec, et grâce à son bon vouloir la date du départ de ses navires a été

avancée de façon à prendre part aux célébrations de ce jour et d'ajouter à son éclat.

Nous saluons aussi très chaleureusement le capitaine et les officier du *Marblehead*, qui nous visite avec une convenance toute particulière à ce moment. C'est une coïncidence très agréable qu'il nous est également permis d'exprimer au général Lord William Seymour, notre grand plaisir de le voir parmi nous et de lui offrir nos meilleurs vœux pour son bonheur et son succès pendant les années qu'il passera dans le Canada à la tête des troupes impériales.

Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur a déjà montré avec quelle dignité et quelle grâce il peut remplir sa place importante et je sais qu'il se réjouit d'être à la tête de cette grande province dans un pareil moment. En lui souhaitant un heureux règne nous ne pouvons oublier son prédécesseur si éloquent et si distingué qui nous a été enlevé récemment et à qui les célébrations d'aujourd'hui auraient causé tant de joie.

Et entourant ceux que j'ai déjà nommés, je vois toute une foule de personnes distinguées dans notre vie publique qui se rassemble pour faire honneur à un héros du passé. En ce jour surtout, nous ne manquerons pas de déclarer la forte appréciation que nous res-

sentons pour le digne Maire de Québec, l'hon. M. Parent, maire dont le nom sera toujours noblement associé avec l'embellissement de cette ancienne ville.

Et c'est avec des sentiments d'une sincère amitié que nous accueillons notre ami le consul général de France—lui qui est toujours le bienvenu, mais qui aujourd'hui va nous parler directement au nom du Président de la République française, qui désire s'unir à nous pour acclamer la grandeur et les vertus du fondateur du Canada.

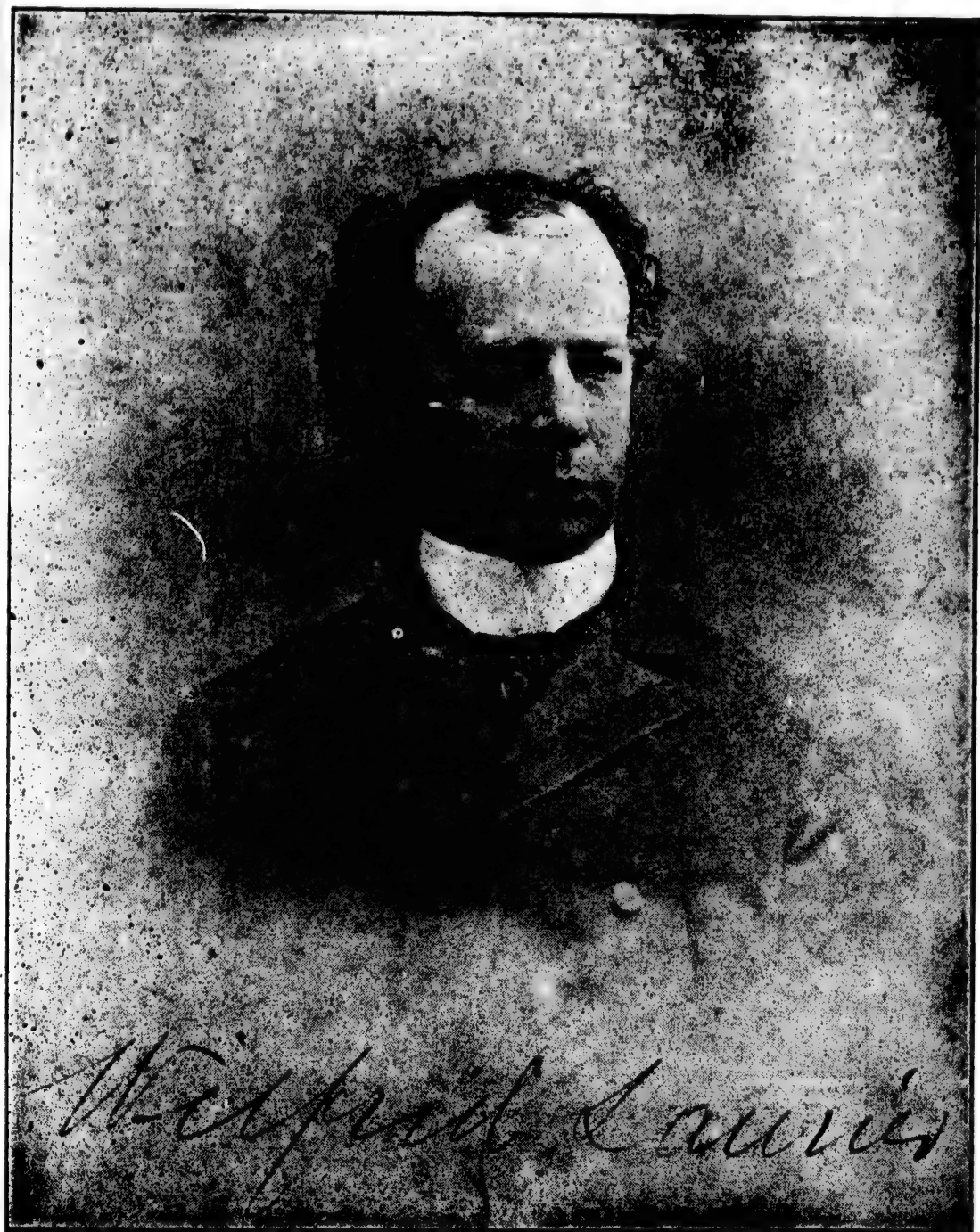
Oui, il n'y a qu'une voix aujourd'hui. De tous côtés nous venons, inspirés par le seul désir de glorifier le nom du bien-aimé Champlain.

Combien digne est ce grand homme de toutes les louanges que nous pouvons lui offrir. Ce n'est pas simplement le prince de ces pionniers courageux et déterminés qui ont fondé des nouveaux pays que nous célébrons—non seulement il fut un pionnier, mais il se montra homme d'Etat plein de sagesse et de prévoyance, et de plus il nous a légué l'héritage impérissable d'une belle vie et d'un exemple plein de vertu, de pureté et de zèle indomptable.

Tel fut l'homme qui fonda notre cher vieux Québec. Nous avons ici aujourd'hui raison

de remercier le bon Dieu, et pour ce qu'a été
et pour ce qu'a fait le grand homme que
nous honorons. Et quand nous pensons à
son dévouement, à son affection pour son
pays adoptif, à la confiance qu'il avait dans
l'avenir de ce pays, ne devrions-nous pas nous
sentir stimulés à un attachement plus fort
encore pour notre Canada, ne devrions-nous
pas nous sentir portés à nous consacrer à son
service avec des cœurs plus dévoués? Puis-
sent de tels résultats sortir de ce jour mémo-
rable et glorieux.





DISCOURS
DE
Sire Wilfrid Laurier

Qu'il plaise à Votre Excellence,
Mesdames et Messieurs,

Dans cette occasion solennelle dont la Société St-Jean-Baptiste a fait une solennité nationale, le périlleux honneur m'a été confié de vous rappeler la mémoire de celui qui, plus que tout autre parmi les héros de notre histoire, fut véritablement le père de notre patrie, de celui qui fut le fondateur de cette ville de Québec, la plus pittoresque des villes d'Amérique, la plus attachante par son histoire et qui, aujourd'hui, ajoute encore à son renom en montrant que, suivant la fière devise de nos pères, elle se souvient toujours. Mais, à vrai dire, il n'y a pas lieu de rappeler à votre mémoire le nom de Champlain. Le nom de Champlain est un nom depuis longtemps immortel. Sa mémoire vivait et vivra toujours dans le cœur des canadiens. Le temps n'a rien enlevé à sa gloire. Sa gloire, après bientôt trois siècles, brille encore du même éclat, sinon de plus d'éclat

même. Ni le bronze ni le granit, n'y peuvent rien ajouter, mais le bronze et le granit sous la main d'artistes éminents et auxquels nous ne saurions prodiguer trop de louanges, le bronze et le granit, dis-je, donnent aujourd'hui à notre pensée, à notre souvenir, à notre culte une forme matérielle et vivante.

Messieurs, en jetant les yeux autour de moi, en contemplant encore une fois ce panorama tant de fois contemplé, tant de fois admiré, et admiré encore aujourd'hui plus que la dernière fois, ce panorama d'une beauté toujours nouvelle, en jetant mes regards à gauche sur la côte de Beaupré, depuis les eaux du fleuve jusqu'aux cimes des Laurentides, et à droite sur ces falaises de Lévis avec leurs vives et chatoyantes couleurs, et là, devant moi, sur cette île d'Orléans, ce joyau qu'on dirait, suivant l'expression d'un poète,

Tomber comme une perle au seuil profond des eaux

la pensée s'impose que c'est bien là le cadre qu'il fallait pour le monument érigé à la mémoire de Champlain ; car le nom de Champlain est inséparable de ces lieux qui virent son œuvre, qui le virent à l'œuvre lui-même, et dans la beauté desquels il puisa peut-être l'inspiration de ses œuvres.

Messieurs, c'est ce fait souvent constaté que les jugements des contemporains d'une époque sur les hommes et les choses de cette époque ne sont pas toujours ratifiés par la postérité. Il arrive souvent que la postérité, qui voit d'un point de vue plus élevé et plus éloigné, ne conserve pas aux hommes et aux choses les proportions que l'enthousiasme et l'entraînement du moment leur avaient données, et il arrive souvent que le héros d'un jour ne survit pas au moment qui a vu l'épanouissement de sa gloire. Il n'en est pas de même pour Champlain. La gloire de Champlain n'a rien perdu par l'action du temps. Les trompettes de la renommée publient aujourd'hui son nom à des échos qui, vivant, ne l'entendirent jamais.

L'impression profonde qu'il créa sur ses contemporains est devenue plus marquée encore à mesure que son action sur les hommes et les choses de son temps nous a été plus connue, et c'est un fait que plus nous étudions l'histoire de Champlain, plus nous en approfondissons les secrets, plus notre admiration s'accroît pour cette grande et belle figure qui, sur le seuil même de notre histoire, en ouvre les pages héroïques.

Messieurs, j'ai dit : le seuil même de notre histoire, et je le dis avec intention ; car, en effet, l'histoire du Canada ne commence qu'a-

vec Chumplin. Il y avait déjà un siècle que l'Amérique était découverte, mais de toutes les nations de l'Europe, l'Espagne était encore la seule qui eut alors fondé des établissements permanents. Singulier revers des choses d'ici-bas ; nous venons d'assister à la dernière agonie de la domination espagnole sur le continent américain. Nous avons vu s'écrouler les derniers vestiges de l'ancien empire colonial de Ferdinand et d'Isabelle, de Charles-Quint et de Philippe II. Il fut un temps cependant où on aurait pu croire que l'Espagne allait dominer sur tout le Nouveau-Monde, et elle-même en réclamait la souveraineté avec hauteur et n'admettait pas de partage. Il est vraie que tous les souverains de l'Europe n'admettaient pas cette prétention, et le roi de France, François Ier, pour sa part n'admettait pas qu'il se trouvât, comme il le disait, dans le testament d'Adam, aucune disposition qui le privât de sa part d'héritage, et il avait chargé le capitaine Jacques-Cartier de venir réclamer sa part. Jacques-Cartier vient planter la croix fleurdélysée sur les bords du St-Laurent, réclamant pour le roi son maître tout le territoire arrosé par le fleuve et par ses tributaires ; mais, au delà de cette prise de possession, il n'y avait rien eu de fait, il n'y avait en aucune tentative sérieuse de colonisation—

il y avait eu, par-ci par-là, quelques efforts spasmodiques, mais rien de sérieux. Avec Champlain, l'œuvre avait trouvé l'ouvrier.

S'il est vrai de dire qu'il se trouve des existences prédestinées, il faut convenir que Champlain était éminemment doué pour la tâche qu'il a accomplie plus tard. Il réunissait dans sa personne des qualités qui, d'ordinaire, s'excluent, qu'on ne trouve pas dans la même personnalité, et qui, chez lui, s'alliaient dans une harmonie admirable.

Il avait des qualités qu'on ne trouve peut-être pas, dans l'histoire, réunies dans un même individu ; tant de diversité dans les moyens et tant d'unité dans l'action. Il avait des qualités qu'on ne trouve pas souvent réunies ensemble. C'était à la fois un esprit avide d'aventures et une âme contemplative. C'était une âme d'apôtre entreprenante et active, et un esprit réfléchi et observateur, en même temps qu'un homme d'action ; c'était un ascète et un homme du monde ; c'était un guerrier et un législateur. Ces qualités si éminentes allaient lui permettre de mener à bonne fin une entreprise qui, jusque-là, ne s'était terminée que par des désastres. Il allait créer une France nouvelle sur les bords du Saint-Laurent, et pour arriver à cette fin glorieuse trois périodes remplirent toute sa vie :

d'abord concilier les tribus indigènes et en faire des alliées de la France ; en second lieu, parcourir le continent et découvrir des voies pour le commerce, et enfin, défricher et surtout coloniser.

Messieurs, vous le savez, les hommes de France qui, les premiers, pénétrèrent dans le St-Laurent, y furent attirés par la pêche et surtout par le désir d'y faire le commerce des fourrures. Champlain y entra avec des pensées plus hautes et d'un ordre permanent. Champlain entra dans le St-Laurent avec l'intention de fonder une nation dans laquelle seraient perpétuées la langue, la religion et la civilisation de la France. C'est là la mission qu'il s'est donnée et la mission qu'il a remplie.

Il choisit ce site et le choisit en connaissance de cause. Il était décidé, comme il le dit lui-même, " de s'aller loger dans le fleuve St-Laurent," parce que là plus que partout ailleurs, le commerce, le négoce et le trafic pouvaient se faire, montrant par là qu'il avait parfaitement reconnu l'importance commerciale de la route du St-Laurent. Il s'y décida aussi, parce que là plus qu'ailleurs la colonie pouvait être défendue et protégée, montrant par là qu'il avait parfaitement compris l'importance stratégique de la route du St-Laurent. Il s'y décida enfin parce qu'il

espérait en pénétrant toujours plus vers l'ouest, dans cette grande artère ouverte à travers le continent, qu'il finirait par tomber dans cette mer de l'Ouest qui attirait tant les explorateurs du XVI^e siècle, et par laquelle ils espéraient arriver à Cipangu et Cathay, ces pays merveilleux qui alors éveillaient toute les curiosités des explorateurs. Il s'y décida parce qu'il savait qu'il y avait là de la place pour une grande nation agricole, et il s'y décida enfin par l'attrance que la forte nature de ce pays exerçait sur sa propre nature.

Oui, messieurs, je n'ai pas besoin de vous le dire, c'est un fait dont notre fierté s'honore, si Champlain choisit cet endroit pour y fonder la nouvelle France, son choix ne fut pas le résultat du hasard. Il connaissait le continent, il en avait déjà parcouru tout le littoral depuis les plaines ensoleillées du Mexique jusqu'à la Baie de Fundy, jusqu'à cette vallée de Port Royal où, de nos jours, suivant l'expression pittoresque de Joseph Howe, "le voyageur peut marcher toute une journée sous l'ombrage embaumé des pommiers en fleurs."

Il choisit ce pays en connaissance de cause, et nous qui sommes ses descendants, nous qui sommes ici pour célébrer tout ce que nous lui devons de reconnaissance, notre fierté se

loue de sa sagacité, de cette sagacité qui lui fit choisir cet endroit préférablement à tout autre. Car, messieurs, heureux sans doute les pays baignés par le soleil, la nature non seulement généreuse mais prodigue y donne tout à l'homme, sans travail; mais plus heureuses encore ces froides régions du nord où la nature généreuse ne prodigue rien mais donne abondamment à l'homme en récompense de son travail opiniâtre; car ici plus qu'ailleurs doit s'exercer cette loi dure mais salutaire du travail imposée à l'homme par le Créateur, comme un châtiment, mais dans laquelle la bonté du Créateur a placé la récompense en même temps que le châtiment.

Voltaire est le premier qui ait parlé avec dédain des "neiges du Canada." Bien d'autres avant lui et bien d'autres après lui en ont parlé avec terreur, et je ne sais pas si, même à cette heure, on est revenu, en Europe, de l'impression fâcheuse que les premiers voyageurs, surpris par l'état de choses qu'ils trouvèrent ici, créèrent en faisant des récits où la fantaisie se mêlait à l'exagération. Mais, Messieurs, nous le proclamons, nous, les descendants de Champlain, et je le répète encore une fois, notre fierté s'honore du pays qu'il a choisi. Car, Messieurs, l'hiver canadien, ce charme du Canada, ce charme de

notre pays, on ne le sait pas peut-être en Europe, notre hiver a une beauté originale et une utilité que nous seuls connaissons. On connaît nos forêts, mais on ne sait pas, en Europe, que c'est notre saison d'hiver qui rend nos forêts exploitables. Quand la neige et le froid ont durci les marais, uni la plaine et changé les rivières en grandes routes, alors se fait facilement la moisson du bois de commerce, et je suis convaincu d'une chose, c'est que les étrangers qui sont aujourd'hui parmi nous, les artistes éminents auxquels nous devons ce chef-d'œuvre, je suis convaincu, dis-je, qu'ils ne ménagent pas leur admiration à cette grande nature qui s'étale sous nos yeux, mais cette grande nature n'offre rien pour eux de nouveau, si ce n'est la grandeur des proportions dans lesquelles le Créateur l'a taillée.

Mais s'ils veulent voir le pays tel qu'il est, dans toute sa beauté originale, qu'ils demeurent parmi nous jusqu'à la saison d'hiver, qu'ils prolongent leur séjour jusqu'au mois de décembre, jusqu'à la nuit de Noël, et alors, nous nous ferons un plaisir, j'en suis sûr, de les conduire dans une de nos belles paroisses voisines, soit à Beauport ou à Charlesbourg, à Lorette ou à Sillery—they n'auront qu'à choisir parmi ces noms si français—et là, ils sentiront

tout ce qu'il y a de beau, de vivifiant et de force exhubérante dans le froid piquant de l'hiver. Ils sentiront ce qu'il y a de beauté et de grandeur majestueuse dans la plaine blanchie, couverte de neige à perte de vue, et dans l'azur profond du firmament où brillent un million d'étoiles dont l'Europe n'a jamais connu l'éclat. Et, lorsque rendus à l'église, ils entendront les cloches dans l'air vibrant de la nuit, lorsqu'ils entreront dans le temple modeste, baigné de lumière, avec une foule joyeuse et pieuse en même temps, lorsqu'ils entendront les vieux airs, les vieux Noël's apportés de France par Champlain et les compagnons de Champlain, alors ils comprendront tout ce qu'il y a de fierté dans notre cœur pour notre pays. Oh ! le Canada, notre pays... Aimer son pays mais il n'y a aucun mérite à cela. On aime son pays, comme on aime sa mère. Mais ce n'est pas seulement de l'affection que nous avons pour notre pays nous en avons la fierté. Nous en sommes fiers, parce qu'il est lui, parce qu'il ne ressemble à aucun autre, parce qu'il est lui par le caractère de son climat, par le caractère de son peuple, par le caractère de ses institutions politiques et sociales.

Le poète anglais Rudyard Kipling a chanté le Canada sous l'invocation de Notre-Dame

des Neiges, "Ours Lady of the Snows." Pour ma part, j'accepte, mais, sans aucune hésitation, tout ce que comportent, l'idée, le mot et l'image. La terre des neiges est en même temps la terre du soleil, la terre des fruits, que dis-je, la terre de l'or.

C'est un fait que, jusqu'ici, on n'a pas su rendre justice à notre pays. Jusqu'ici, nous étions sous l'impression qu'au delà de ces chaînes de montagnes qui bordent l'horizon, il n'y avait que des steppes glacées habitables seulement pour les animaux à fourrures et accessibles seulement au trappeur et au coureur des bois. Mais voici qu'à l'extrémité de notre pays, sous la zone boréale, la découverte du métal précieux qu'on croyait être seulement un produit du soleil, a rendu le nom du Klondyke fameux dans le monde entier. Et, messieurs, n'en doutez pas, sur cette côte du Labrador si longtemps dédaignée, sous cette neige que foulent seulement les pas du chasseur, on trouvera peut-être un jour un autre Klondyke et peut-être plusieurs Klondyke.

Voilà le pays que nous devons à Champlain.

Maintenant, pendant vingt-sept ans, depuis le 3 juillet 1608, jour où il jeta les fondations de la ville, jusqu'au 25 décembre 1635,

jour de sa mort, les grandes qualités dont la nature avait doué Champlain furent toutes appliquées dans une seule préoccupation, la préoccupation de la France Nouvelle; sa pensée, son cœur, sa main furent appliqués sans relâche à la poursuite de cette tâche sans qu'aucun revers, aucune déception ne pussent le rebuter.

Une année, il est au Louvre, plaidant la cause de la colonie, activant le zèle des autorités, essayant de leur communiquer son enthousiasme. L'année suivante, son canot d'écorce le porte jusqu'au centre du continent. Pendant plusieurs hivers, pendant plusieurs années consécutives, il passe l'hiver avec les tribus indigènes et suivant le précepte de l'apôtre, se faisant tout à tous, pour conquérir des âmes au Ciel; mais quoi qu'il fût et ou qu'il fût, il n'avait qu'une pensée, qu'un but : le développement et l'avancement de sa colonie.

Maintenant, avait-il la conscience, avait-il le pressentiment, lorsque le jour de Noël, jour d'espérance entre tous, il rendit à Dieu son âme vaillante, avait-il le pressentiment que cette colonie devait passer sous une autre puissance? Une fois déjà, elle lui avait échappé; une fois déjà, la colonie avait été perdue pour lui, pour des causes identiques à

celles qui la firent perdre définitivement pour la France, au siècle suivant ? Avait-il ce pressentiment ? Je ne le sais. Mais on peut croire que ce fut un jour d'indicible douleur pour lui, que le jour où il rendit à l'ennemi d'alors cette citadelle dans laquelle il avait mis toutes ses espérances. Car, on peut le croire, il nous l'a dit lui-même dans un langage naïf, il a dit qu'à partir de ce moment les jours furent pour lui des mois et des années ; mais il reprit courage sans doute lorsqu'après quelques années, il vint reprendre le commandement de sa colonie, et peut-être s'endormit-il avec la pensée qu'enfin le sort de la colonie était assuré.

Messieurs, comme vous le savez, il n'en était rien. Il faut le reconnaître, maintenant, la colonie, sous l'ancien régime, portait en elle des éléments de danger qui, un jour, devaient causer sa perte définitive. Ce fut le malheur de Champlain que la colonie qu'il avait fondée fut soumise à un gouvernement arbitraire. Jamais elle ne put se développer elle-même. Jamais elle ne put avoir d'administration propre. Elle fut toujours l'annexe des ministères et des bureaux qui alors, sous l'autorité royale, gouvernaient la France.

Voilà, Messieurs, une cause de dangers pour

la colonie, qui finit par détruire l'œuvre de Champlain.

Comme vous le savez, Messieurs, l'autorité royale s'exerçait en tout et sur tout. L'autorité royale ne permettait que ce qui était convenable à son caprice d'alors. L'autorité royale s'exerçait sur toutes choses.

Messieurs, cet état de choses devait avoir un dénouement fatal. Il ne pouvait en résulter qu'une chose : c'est que la colonie ainsi gouvernée, n'étant pas gouvernée par elle-même, suivant fatalement l'arbitraire de la mère-patrie, un jour est venu où la mère-patrie succombant, elle succomba elle-même.

C'est en 1534 que le Canada fut découvert. La France était alors gouvernée par un roi jeune et plein de vaillance, par un roi qui avait la conception des grandes choses, mais qui ne sut pas faire de grandes choses, absorbé qu'il était dans des guerres malheureuses.

Après avoir fait découvrir le Canada, il ne poursuivit pas son avantage. Sous son successeur, la condition de la France fut encore pire. Déchirée par des guerres de religion, la France fut à deux doigts de sa perte, et le Canada ne fit aucun progrès. Mais, enfin, avec Henri IV, la France reprit son ascendant dans le monde, les guerres de religion cessèrent et le Canada fit des progrès. Henri IV

lui-même confia son œuvre à Champlain, et Champlain vint ici fonder Québec et ce fut, comme je l'ai dit, le commencement de l'histoire du Canada.

Après Henri IV, l'œuvre qu'il avait commencée fut poursuivie sous Louis XIII par la main puissante de Richelieu, et le Canada continua de se développer. Enfin, sous Louis XIV, la France arriva à l'apogée de sa grandeur, et ce fut aussi l'époque la plus brillante de la colonie, — époque glorieuse où le comte de Frontenac recevant l'insolente sommation de l'amiral Phipps, lui faisait cette fière réponse, digne du grand roi lui-même : "Allez dire à votre maître que nous lui répondrons par la voix de nos canons."

Puis vint le règne de Louis XV, ère de turpitudes et de faiblesses, où, lorsque la monarchie tombait en ruines, le Canada fut définitivement perdu pour la France.

Messieurs, arrêtons-nous un moment et constatons que jamais, cependant, les armes françaises ne brillèrent de plus d'éclat que dans ces batailles livrées dans les forêts d'Amérique. Constatons que jamais les armes françaises ne furent portées avec plus de vaillance que par les mains qui les portèrent ici, dans les fortins d'Amérique pour sauver la colonie. Elles ne perdirent qu'une seule bataille, mais cette

bataille fut fatale. Pourquoi ? Parce que le peuple n'avait jamais eu un gouvernement autonome, parce qu'il avait été tenu en tutelle, parce qu'il n'avait jamais eu le pouvoir, pas même le pouvoir de faire bonne et prompte justice des odieux spéculateurs qui dilapidaient ici les ressources de la colonie pour s'en enrichir.

Ainsi, Messieurs, le règne de la France, l'autorité de la France étaient finies pour le Canada. Du reste, le roi de France s'en était facilement consolé lui-même ; il y avait renoncé de cœur léger. Et faut-il s'en étonner, lorsqu'il voyait la monarchie et la société sombrer autour de lui ? Il ne faut pas s'étonner s'il ne donnait pas une pensée à la colonie.

Est-ce à dire cependant que l'œuvre de Champlain était morte ? Non, l'œuvre de Champlain n'avait pas péri, la Nouvelle France n'était pas morte ; car le jour de la défaite, le peuple reprit ses droits ; la Nouvelle France n'était pas morte, elle allait naître de ses cendres, plus grande et plus forte peut-être qu'elle n'avait jamais été. A tout événement, elle renaît de ses cendres avec des destinées futures non moins glorieuses que celles qu'elle avait rêvées auparavant.

Lorsque la carrière d'un peuple a été violemment interrompue et détruite par le choc

inéluctable des événements, il lui reste, sans doute, au cœur des blessures qu'on croirait devoir ne se fermer jamais. Mais il arrive parfois que des causes occultes sont à l'œuvre, en silence, et font découvrir de nouveaux horizons, font surgir de nouveaux efforts, de nouvelles aspirations dans lesquelles l'orgueil national est tout surpris de retrouver un idéal digne de lui.

Sans doute, messieurs, nos premières espérances ont été déçues. Sans doute, l'idéal rêvé par Champlain n'a pas été accompli, mais la Providence nous réserve des destinées nouvelles dans lesquelles notre orgueil national est pleinement satisfait. Nous ne suivons pas des sentiers battus, nous ouvrons des voies jusqu'ici inconnues, nous sommes les pionniers d'une idée nouvelle. Nous montrons au monde qu'il y a, dans le Canada, de la place, de la liberté, du soleil, non-seulement pour tous les droits, mais pour toutes les revendications légitimes, pour toutes les races que la Providence a rassemblées sur ce coin de terre. Nous montrons au monde comment une colonie peut devenir nation, non pas par révolution mais par évolution.

Messieurs, je l'affirme, et vous en conviendrez avec moi, le Canada n'a pas été avare de ses sentiments de reconnaissance envers toutes

ses gloires. Des cérémonies de ce genre, nous en avons eu plusieurs déjà. Mais, Messieurs, celle-ci, à un certain point de vue, est unique dans nos annales; celle-ci a un caractère qui ne s'est pas encore vu avant aujourd'hui. Or, Messieurs, quel est ce caractère, je vous le demande, quel est ce fait unique que je constate et qu'on peut constater dans cette circonstance, dans cette solennité? Est-ce la présence de Son Excellence, le représentant de Sa Majesté la reine impératrice? Non, car Leurs Excellences, Lord et Lady Aberdeen, nous ont accoutumés, dans leur trop court passage parmi nous, à voir l'autorité souveraine s'associer à toutes nos fêtes nationales. Est-ce la présence de Son Excellence le consul général de France, qui est aujourd'hui l'envoyé spécial du Président de la République française? Non, car si, aujourd'hui, nous canadiens, nous honorons la mémoire de celui qui fut le père de notre patrie, la France, elle, honore aujourd'hui la mémoire d'un de ses enfants qui l'ont le plus honorée elle-même. Est-ce la présence du lieutenant-gouverneur? Non, car l'homme éminent qui, aujourd'hui, est le premier magistrat de cette province, par son nom, par son caractère, par son esprit si français, avait ici sa place toute marquée. Est-ce la présence de

l'amiral Fisher et les marins de l'escadre britannique ? Non, car ce n'est pas la première fois que nos citoyens d'origine britannique revendiquent pour eux-mêmes les illustrations de la patrie française.

Nous en sommes arrivés, dans ce pays, à un point, que nous ne recherchons plus l'origine de nos gloires. Quelle que soit leur origine, leur gloire est le patrimoine commun de tous les canadiens. Est-ce la présence du Capitaine Macara et des marins du *Marble-head*, du navire de guerre américain qui arrive presque en droite ligne de Santiago ? Non, car les braves, les hommes qui ont vu la mort de près, qui ont vu le danger, sont toujours prodigues et généreux pour reconnaître toutes les gloires, quelles que soient ces gloires-là.

Un fait domine cette situation. Un fait qui jamais ne s'est présenté à aucune époque dans nos annales, un fait qu'on n'a pas encore vu, qu'on n'a pas pu voir jusqu'à ce jour. C'est la présence sur cette estrade des représentants d'une grande nation, c'est la présence sur cette estrade des représentants de la République des Etats-Unis, qui sont dans nos murs dans ce moment, pour négocier avec les représentants du gouvernement canadien, et pour terminer à l'amiable les différends que nos relations de voisinage ont fait naître ; qui sont ici

pour resserrer davantage les liens d'affection, de bonne entente et de cordialité que notre communauté d'origine et notre communauté d'intérêts rendent si désirables. C'est la présence du représentant de la Grande Bretagne, chargé par son gouvernement de prendre part à ces négociations, non pas pour dicter, non pas pour commander, mais pour faciliter ces négociations par l'autorité de son nom, de son savoir et de son expérience, et par tout le poids et le prestige de l'empire britannique auquel nous appartenons tous.

Voilà, messieurs, le fait unique, voilà le fait sans précédent dans l'histoire, que nous constatons aujourd'hui dans cette cérémonie. C'est la première fois, dans l'histoire du monde, qu'une simple colonie peut exercer les attributs suprêmes de la souveraineté nationale, c'est la première fois qu'une colonie peut négocier, traiter de pair avec un pouvoir indépendant, qui est en même temps une des plus grandes nations du monde.

Messieurs, reportons-nous maintenant à une page de la vie de Champlain. Reportons-nous à cette journée célèbre de sa vie, dans laquelle, revenu de France, après que la colonie était rendue à la France, il éleva ici sous nos pas, à quelques pas d'ici seulement, un autel à Notre-Dame de Recouvrance, pour

remercier le ciel de ce que la colonie, dans laquelle il avait mis toute son âme, lui était enfin rendue. Il est facile de croire, sans doute, que son âme avide cherchait à plonger dans les sphères futures. Il se demandait quel serait le sort de cette colonie, de ce pays qui lui était rendu et qu'il venait de recouvrer.

Quels que fussent les rêves qu'il forma alors, il est bien certain qu'il ne voyait pas les destinées du Canada telles que nous les voyons maintenant ; mais, n'est-il pas permis de croire que s'il avait vu le Canada tel que nous le voyons aujourd'hui, colonie, mais indépendant, non plus partie de la France, mais partie du grand empire britannique, et cependant conservant toujours son caractère français, n'est-il pas permis de croire que lui, le penseur éminent, aurait cru que cette destinée était digne de lui-même ? Il y a longtemps qu'on l'a dit, mais c'est une vérité toujours nouvelle que rien n'est fait quand il reste quelque chose à faire, et bien que trois siècles se soient écoulés depuis que Champlain a commencé son œuvre, nous ne sommes encore qu'au début de notre carrière comme nation. Pour nous, rien n'est fait, tout est à faire.

S'il se dégage une inspiration suprême, s'il se dégage une inspiration supérieure à toutes les autres, de ce monument, de ce beau jour,

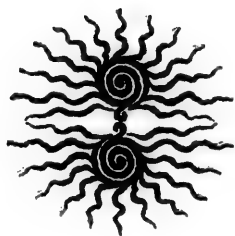
de cette grande nature qui, aujourd'hui, pour l'occasion, semble avoir revêtu ses plus belles couleurs, cette inspiration, pour moi, se résume dans deux mots : *Sursum corda*. Que les cœurs s'élèvent. Qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des grands droits et des grands devoirs qui se dressent devant nous ; qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des destinées toujours de plus en plus nobles, dont il me semble voir poindre l'horizon ; qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des traditions du passé ; qu'ils s'élèvent jusqu'à la hauteur des enseignements qui nous viennent de ce monument.

Et, pour nous, formons une dernière résolution : qu'à l'exemple de Champlain, notre but soit toujours idéal et notre action toujours pratique.



pour
elles
ume
les
à la
ands
qu'ils
tou-
mble
squ'à
qu'ils
nents

solu-
e but
jours



DISCOURS
DE
M. KLECZKOWSKI

Consul général de France au Canada, Représentant officiel du Président de la République Française

Messieurs,

A cette cérémonie imposante j'ai l'honneur de représenter le Président de la République française. Vous avez désiré qu'il fût associé à l'inauguration du monument élevé par la piété généreuse des Canadiens à Samuel de Champlain, fondateur de Québec. M. le Président de la République a été touché d'une telle pensée; il en a saisi toute la délicatesse, et il a tenu à y correspondre. En son nom, et par son ordre, je vous remercie!

Peut-être conviendrait-il d'en rester là, et de ne pas troubler par des paroles l'autorité d'un fait, auquel suffit, sa propre éloquence. Mais mon cœur ne serait pas satisfait, si, dans un jour comme celui-ci, alors que tant de chers souvenirs s'illuminent d'une clarté nou-

velle, je n'essayais de donner une expression aux sentiments qui agitent nos âmes, et dont il semble que l'âme même de la France nous renvoie le doux et lointain écho.

N'est-ce pas elle qui est là, transparente dans ce bronze et dans ce granit, la France qui a protégé votre berceau et guidé les premiers pas de votre jeune nationalité ? N'est-ce pas elle qui revit dans la fidélité de vos cœurs et qui se réjouit de reconnaître en vous des enfants de sa race et les héritiers, pour une part, de son glorieux passé ?

Le passé de la France, comme vous l'aimez et comme nous l'aimons ! Dans un livre publié récemment, un de nos historiens, membre de l'Académie Française, recommande aux jeunes gens " de rechercher dans les mémoires et les documents anciens, les traits réels " de notre douce France, comme on recherche, sur un pastel fané, la physionomie d'une " aïeule toujours belle et toujours jeune. "

Cette physionomie d'aïeule, si bien décrite dans le texte qui vient d'être cité, n'est-il pas vrai qu'elle se rencontre à chaque page de vos annales ? Elle s'y fait voir dans une si vive lumière, elle y est si bien entourée de tous les attributs qui déterminent son caractère et sa noblesse que votre histoire, à ses origines, c'est à proprement parler, la reproduction, en mi-

niature, de ce qu'a été l'action extérieure de la France, à tous les âges et sur tous les continents.

Dans la vaste Amérique, comme sur bien d'autres points du monde, quand vint l'heure d'ouvrir à la civilisation des horizons nouveaux, la France n'a pas failli à sa mission d'être une force initiatrice, dans le mouvement général de l'humanité. Toujours, les fils de sa prédilection, qu'elle déléguait aux régions inexplorées, ont vu grand, et ils ont vu loin. Ils ont préparé, ils ont deviné, par une sorte d'instinct prophétique, les larges voies de l'avenir. Tandis qu'il s'établissait sur le rocher de Québec, Champlain songeait à la Floride, à la mer des Antilles, à l'isthme qu'il voulait voir percer entre les deux Océans, comme plus tard Lasalle pensera au Mississipi, pour compléter l'œuvre d'expansion militaire et de ferveur religieuse commencée sur les bords du St-Laurent.

“ Tout le génie de la France, a dit Chateaubriand, est dans la double milice de ses camps et de ses autels.” Parole remarquable, et qui a trouvé, dans votre patrie, une application littérale ! Des camps, pour le service du Canada dans son adolescence, sont sortis des soldats intrépides dont les noms sont encore à présent, sur toutes les lèvres. Les autels ont

donné, sans compter, des apôtres, des martyrs et des saints. Par un enchaînement admirable des choses, quand un jour il arriva que la milice des camps dût disparaître, la milice des autels est restée debout. Comme si la destinée avait voulu montrer qu'ayant apporté à la terre canadienne le culte du Christ Jésus, la France, en se retirant, y laissait, pour marquer son passage, un parfum d'idéalisme, dans une promesse d'éternité !

Canadiens, vous êtes les témoins vivants et irrécusables de ces temps mémorables, de ces temps évanouis.

Au jour de la séparation, vos pères, dans leurs bras épuisés, avaient recueilli, comme un dépôt sacré, un chapitre émouvant de l'histoire de la France. Ils ont été, et vous êtes, à leur exemple, des dépositaires vigilants et incorruptibles. Sous leur garde, non plus que dans vos mains, le dépôt reçu n'a point périclité, et la vivacité de vos souvenirs s'ingénie pour ajouter, d'années en années, quelque chose à son prix.

Dans cette vieille cité de Québec, notamment, dans cette ville d'une originalité exquise, autour de laquelle flotte un charme héroïque d'épopée et de rêve, chaque pierre raconte au voyageur qui passe les grandes choses d'autrefois. Ceux qui en ignorent le détail n'échap-

pent pas à l'obligation d'apprendre à le reconnaître, dès qu'ils entrent en contact avec les plus instruits d'entre vous. Ainsi, tout un passé, qui ne fut pas sans beauté et que nous vénérons, ne peut plus être et ne sera jamais oublié.

C'est un service inappréciable, et pour lequel la France ne vous remerciera jamais assez. Jamais elle ne dira trop haut sa reconnaissance pour le soin jaloux avec lequel vous avez su défendre d'abord, conserver ensuite, en même temps que des traditions toujours chères à son cœur, la langue qui, depuis des siècles, est celle de tous ses enfants. Aimez-la, parlez-la toujours, cette bonne langue française. Faites en sorte de vous en approprier, de plus en plus, toute la savoureuse substance. Elle est harmonieuse et forte, elle est claire, elle est tendre. Elle est par essence un instrument incomparable pour exprimer avec mesure, avec précision, avec élégance, toutes les formes et jusqu'aux moindres nuances de la pensée.

Rappelez-vous aussi qu'en des temps moins heureux elle a été la bonne langue française, un des remparts les plus sûrs de votre individualité nationale. Qu'elle reste, aux jours bénis de la réconciliation dans la liberté, la joie de vos foyers domestiques, la parure et la grâce

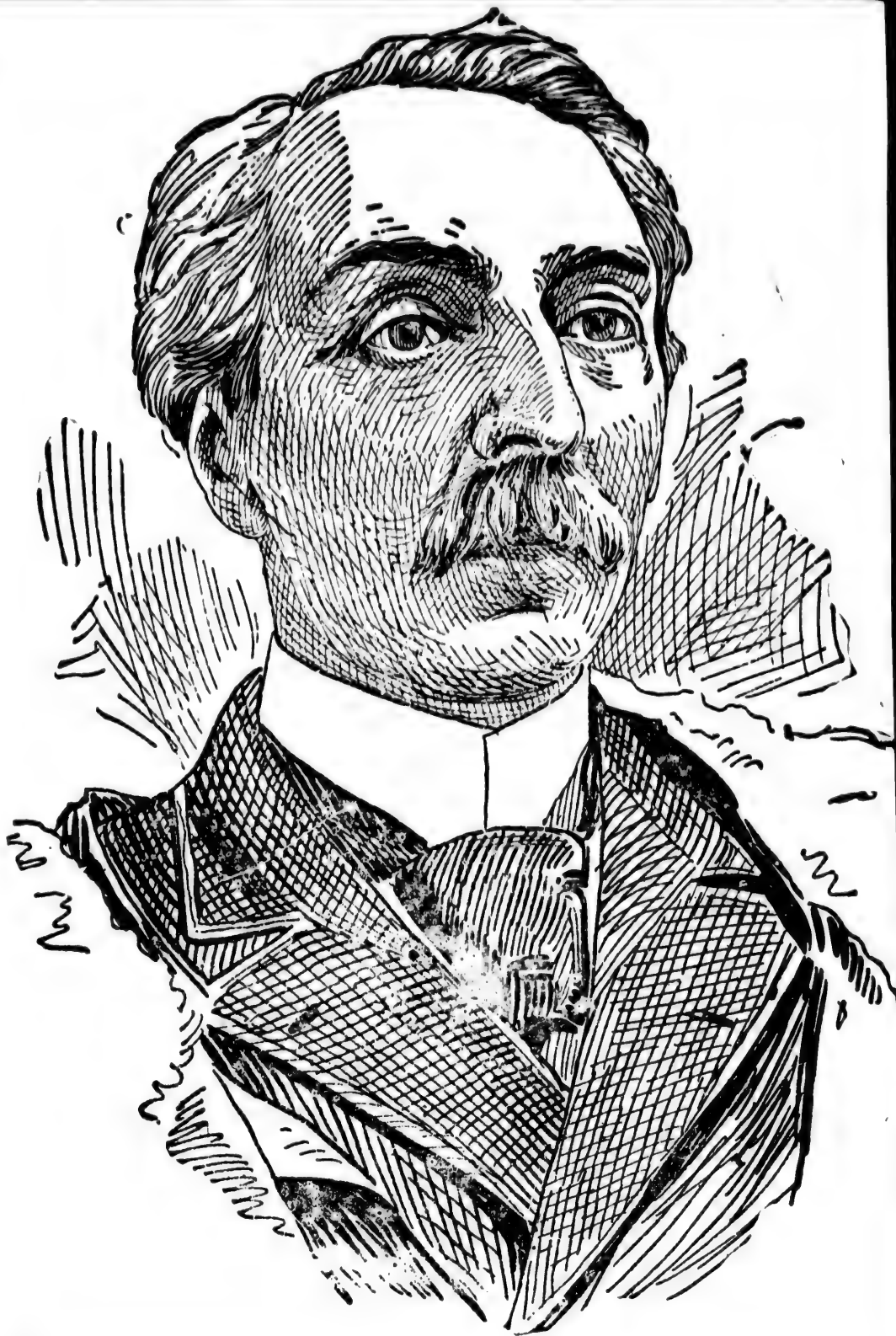
de votre vie sociale ! Que le Saint-Laurent majestueux, en poursuivant sa course indifférente, ne se lasse pas de laisser glisser sur ses eaux comme autant de messagers de l'ancienne patrie, des mots de sonorité française ! Que, de même, la statue d'airain, où se fixe, pour la postérité, la figure austère de Champlain, ne cesse pas d'entendre chanter, autour de son piédestal, la cadence du " doux parler de France ", et qu'ainsi soient attestées, de génération en génération, la noble durée de son œuvre et l'immortalité de son nom !

Tout à l'heure quand, libre de ses liens, le voile qui masquait le groupe monumental s'est comme dissipé dans l'espace, mon regard est allé tout droit au Génie ailé qui embouche la trompette de gloire. Dans un éclair d'imagination ma pensée s'est envolée vers la France ! Je me suis revu au centre d'un de nos régiments. La note allègre et fière des clairons de cuivre sonnant " Au drapeau " a frappé mon oreille. Au souffle ardent de leurs vibrations éclatantes, le long des plis de l'étendard bien-aimé, j'ai senti courir comme un frisson nouveau !

Quelque chose de ce frisson secoue mon être, au moment que j'achève ce discours. Avec une voix moins retentissante mais avec toute l'énergie d'un sentiment sincère et pro-

fond, au nom du gouvernement, au nom du
Président de la République dont les pensées,
à cette minute, sont si proches des nôtres,
j'adresse, dans un élan de foi, de reconnais-
sance et d'amour, un salut cordial à la nation
canadienne, fille de la France, et à son avenir.





LIEUTENANT-GOUVERNEUR JETTE

DISCOURS

DE

Son Honneur le Lieutenant-Gouverneur Jetté

Messieurs,

Vous venez d'entendre deux éloquents discours : l'un du représentant de Sa Majesté, de ce gouverneur aimé et populaire qui, après avoir donné tant de preuves de sympathie aux Canadiens-Français, termine en quelque sorte sa carrière officielle par un témoignage nouveau qui restera profondément gravé dans le cœur de tous ; l'autre, du représentant autorisé du Président de la République Française, parlant au nom de la France et du chef respecté de son gouvernement, lui aussi ami de notre pays et qui, en toute circonstance, sait nous exprimer si sincèrement ses affections.

D'autres orateurs, choisis pour cette fête mémorable, n'attendent maintenant que leur tour pour vous adresser la parole. Je ne saurais donc, en un tel moment, vous retenir bien longtemps, et mon intention est d'ailleurs de ne vous dire que quelques mots.

Il m'a semblé cependant qu'en une occasion comme celle-ci il appartenait au Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec d'être un des premiers à venir saluer, dans le bronze magnifique que vous lui consacrez, celui que Richelieu, après avoir formé la Compagnie des Cent Associés, nommait son lieutenant "en toute l'étendue du fleuve St-Laurent." Et c'est pour remplir ce devoir que je viens rendre hommage avec vous à Samuel de Champlain, au moment où il revient dans sa gloire prendre de nouveau possession de la ville qu'il a fondée.

Messieurs, la gloire des grands hommes qui, à certaines époques, illustrent leur race et honorent leur pays, n'est pas seulement la récompense de leurs œuvres et de leurs vertus, elle est encore et surtout un enseignement pour ceux qui leur survivent et leur succèdent.

Lors donc que, dans un grand élan de reconnaissance, tout un peuple se rassemble, comme aujourd'hui, pour élever un monument à la mémoire de l'un de ses plus illustres citoyens, l'acte solennel qu'il accomplit n'a toute sa valeur et toute sa portée que si, à l'expression de son admiration pour le héros qu'il honore, il ajoute un noble et viril désir de marcher sur ses traces.

Car, messieurs, les états se soutiennent, les peuples vivent, les races demeurent et se perpétuent tant que subsistent l'esprit et l'énergie qui ont contribué à les fonder.

Ce qu'il importe donc de rechercher dans ces manifestations publiques, c'est l'existence de ce double sentiment d'admiration et de ferme vouloir.

Or, si j'écoute attentivement les battements de vos cœurs, au souvenir des grandes choses accomplies par Champlain, j'ai la réconfortante conviction que l'esprit de ce grand homme est encore avec nous et que, si son énergie sommeille dans l'intime de nos âmes, elle s'y retrouverait au jour où l'effort serait nécessaire.

Messieurs, les annales de notre pays, aux pages où se déroule l'histoire de Champlain, nous rappellent, d'un côté, les obstacles sans nombre qu'il a constamment rencontrés sur sa route, les luttes incessantes qu'il lui a fallu soutenir, les difficultés sans cesse renaissantes qu'il a eu à surmonter, et de l'autre, les rares qualités de constance, d'énergie et de prudence qu'il mettait à l'accomplissement de la tâche qu'il avait entreprise. Ce qu'on admire le plus, dit Charlevoix, " ce fut sa constance " à suivre ses entreprises, sa fermeté dans les " plus grands dangers, un courage à l'épreuve

“ des contretemps les plus imprévus, un zèle
“ ardent et désintéressé pour la patrie, un
“ cœur tendre et compatissant... et un grand
“ fond d'honneur et de charité.”

Quel portrait expressif dans ces quelques lignes de l'historien, et quelle plus noble figure pouvait-il présenter à notre admiration ? Constance, fermeté, courage, zèle, bonté et désintéressement : Que de nobles et fécondes vertus !

Et cependant, Messieurs, comment, malgré toute notre modestie, ne pas reconnaître dans quelques-unes de ces qualités du fondateur de la Nouvelle-France, les traits caractéristiques de cette race franco-canadienne, dont la douceur de mœurs est proverbiale, dont le courage et le désintéressement n'ont jamais été contestés et qui a donné la plus grande preuve de sa constance dans les entreprises par la fidélité merveilleuse avec laquelle elle a gardé le dépôt sacré de sa foi et de sa nationalité.

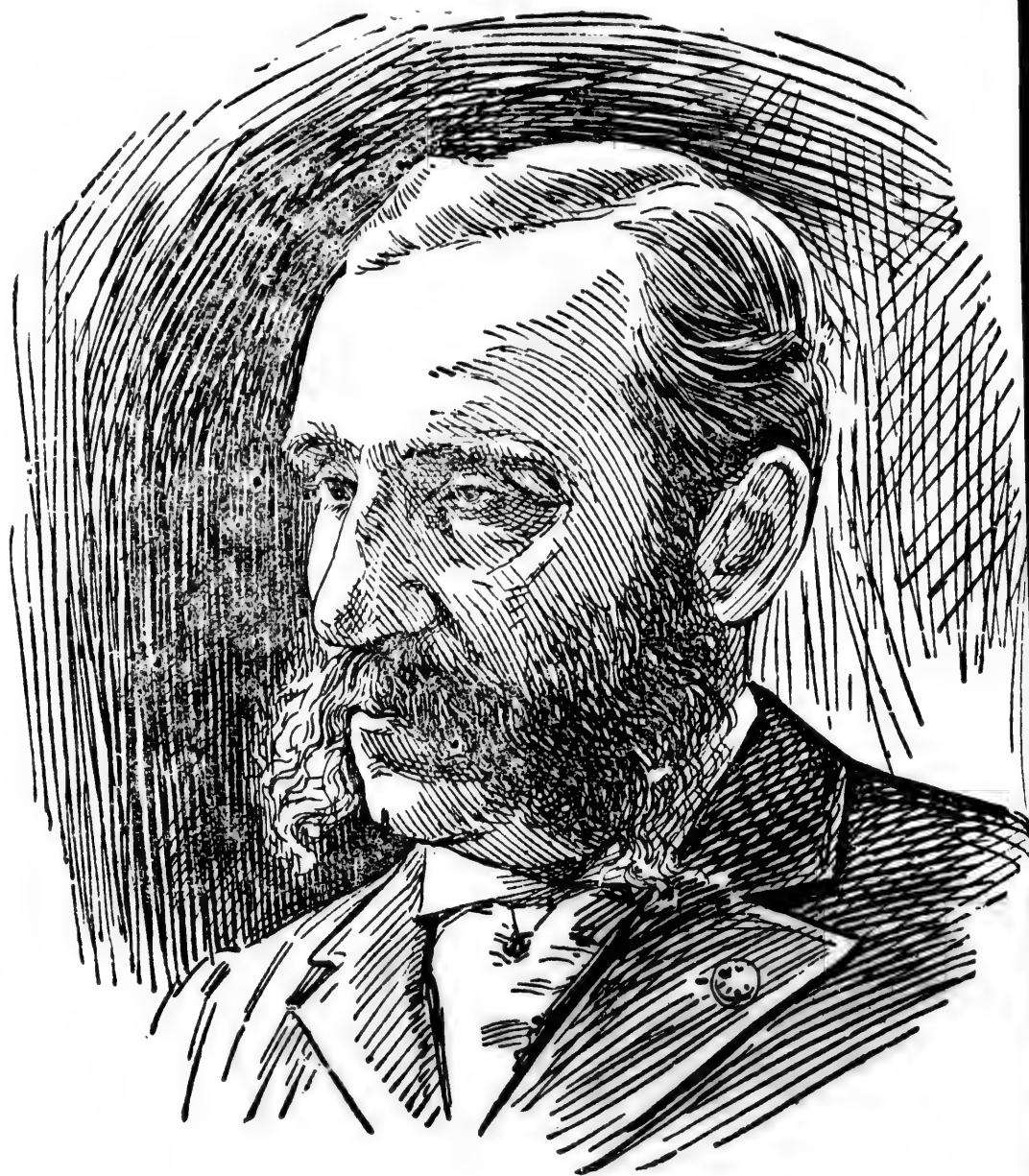
Aussi un de nos historiens affirme-t-il que, grâce à ses grandes qualités personnelles, Champlain avait en quelque sorte façonné la colonie à son image. Nous ajouterons que c'est celui qui y a laissé la plus forte empreinte.

“ Champlain,” dit encore Charlevoix, “ était véritablement chrétien, plein de candeur et de religion. ” Le peuple qu'il a fondé à reçu aussi

cette puissante formation chrétienne et l'a fidèlement gardée. Et c'est elle, ne l'oublions pas, qui a préservé et maintenu notre race dans la voie calme et sereine du devoir social, lui assurant ainsi un développement exceptionnel, une multiplication qui tient du prodige, force et merveille du passé, espérance et garantie de l'avenir.

Les enseignements de l'histoire n'ont donc pour nous rien que de réconfortant, et c'est avec confiance que nous pouvons envisager nos destinées futures.

L'ordre de choses politique dont jouit aujourd'hui notre pays nous donne à la fois la liberté la plus large et la sécurité la plus absolue ; nous avons, par les qualités de notre caractère national, conquis l'estime de tous nos concitoyens ; notre loyauté, mise à l'épreuve, a été inflexible, et dans la paix profonde dont nous jouissons, les luttes pacifiques pour la suprématie intellectuelle et matérielle suffisent maintenant à notre activité et à notre énergie. Sachons profiter, Messieurs, de ces moments heureux, et dans l'accomplissement de la tâche relativement facile qui se déroule devant nous, restons toujours dignes de la France qui nous a donné la vie et dignes de l'Angleterre qui nous a donné la liberté.



HONORABLE F. G. MARCHAND

DISCOURS
DE
L'honorable M. Marchand
Premier Ministre de la Province
de Québec

Excellence,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Après les discours que vous venez d'entendre, où tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le caractère de la carrière de l'illustre fondateur de votre vieille cité a été si admirablement exposé, je n'éprouve qu'un désir, celui de me taire, car en prenant la parole, je crains de rompre le charme dont vous avez été pénétrés au son de ces voix éloquentes et autorisées. Mais le programme inflexible et impérieux m'impose la fonction, dirai-je le devoir, de contribuer ma part à ce banquet oratoire. Je me sou mets donc à l'inévitable en promettant de ne vous retenir que quelques instants, afin de ne pas abuser de votre patience par un retour sur le terrain déjà parcouru.

Il est impossible, en écoutant le récit des exploits de Champlin, de ne pas se sentir épris d'une profonde admiration pour ce sublime aventurier qui, à la poursuite d'une pensée civilisatrice, s'élançait sur de frêles embarcations à travers les mers et les tempêtes, vers l'immense inconnu. Autant la mission qu'il s'était imposée était grande, autant était nobles les sentiments qui l'avaient inspirée, autant étaient énergiques, persévérants, généreux, les moyens qu'il employa pour l'accomplir.

Une idée fixe le dominait : pénétrer les vastes solitudes du continent nouveau, fertiliser ses immenses plaines et planter dans ce sol vierge l'étendard du Dieu des nations et les premiers jalons de la civilisation chrétienne.

Cette entreprise était énorme, entourée de mille entraves ; mais son énergie indomptable, son génie fécond dominaient tous les obstacles ; malgré l'indifférence de ses compatriotes, en dépit même de jalousies puissantes, qui contrariaient ses démarches, il triompha ; et, après vingt-cinq années de travail patient et de luttes héroïques, il mourut à l'endroit même où s'élève ce superbe monument, léguant à sa patrie une colonie immense et féconde.

Voilà, en peu de mots, l'œuvre de Samuel de Champlin, et c'est cette œuvre que vous

avez voulu commémorer par l'érection, sur le site de ses premiers travaux, d'un monument digne de lui.

Mais ce monument a une autre signification dont je suis particulièrement impressionné et que, sans aucun doute, vous avez saisie. Les circonstances toutes spéciales qui accompagnent aujourd'hui son inauguration lui donnent un cachet d'originalité sublime caractérisant parfaitement les rapports harmonieux qui existent entre nous tous, citoyens du Canada. Il est, non seulement l'emblème commémoratif du grand français qui fonda Québec ; mais, après cette touchante et grandiose démonstration, où les canadiens de toutes origines se réunissent pour célébrer en un généreux accord les gloires de ce modeste héros, son monument devient, et il demeurera le symbole de l'alliance cordiale des deux éléments de population qui, après avoir appris, dans maintes batailles, à se respecter mutuellement, ne connaissent plus entre eux qu'une seule rivalité, celle qui naît de l'ambition de se surpasser dans leurs efforts pour promouvoir les progrès de la grandeur de la patrie commune.

Les sentiments généreux qui ont inspiré cette cordialité sont nés sur les plaines d'Abraham, au milieu du grand combat qui a

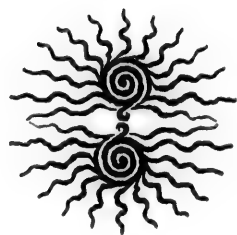
réglé nos destinées, et ils reçoivent aujourd'hui une consécration solennelle et définitive, avec la sanction des deux mères-patries, manifestée par la présence et la participation à cette solennité, de leurs représentants officiellement autorisés.

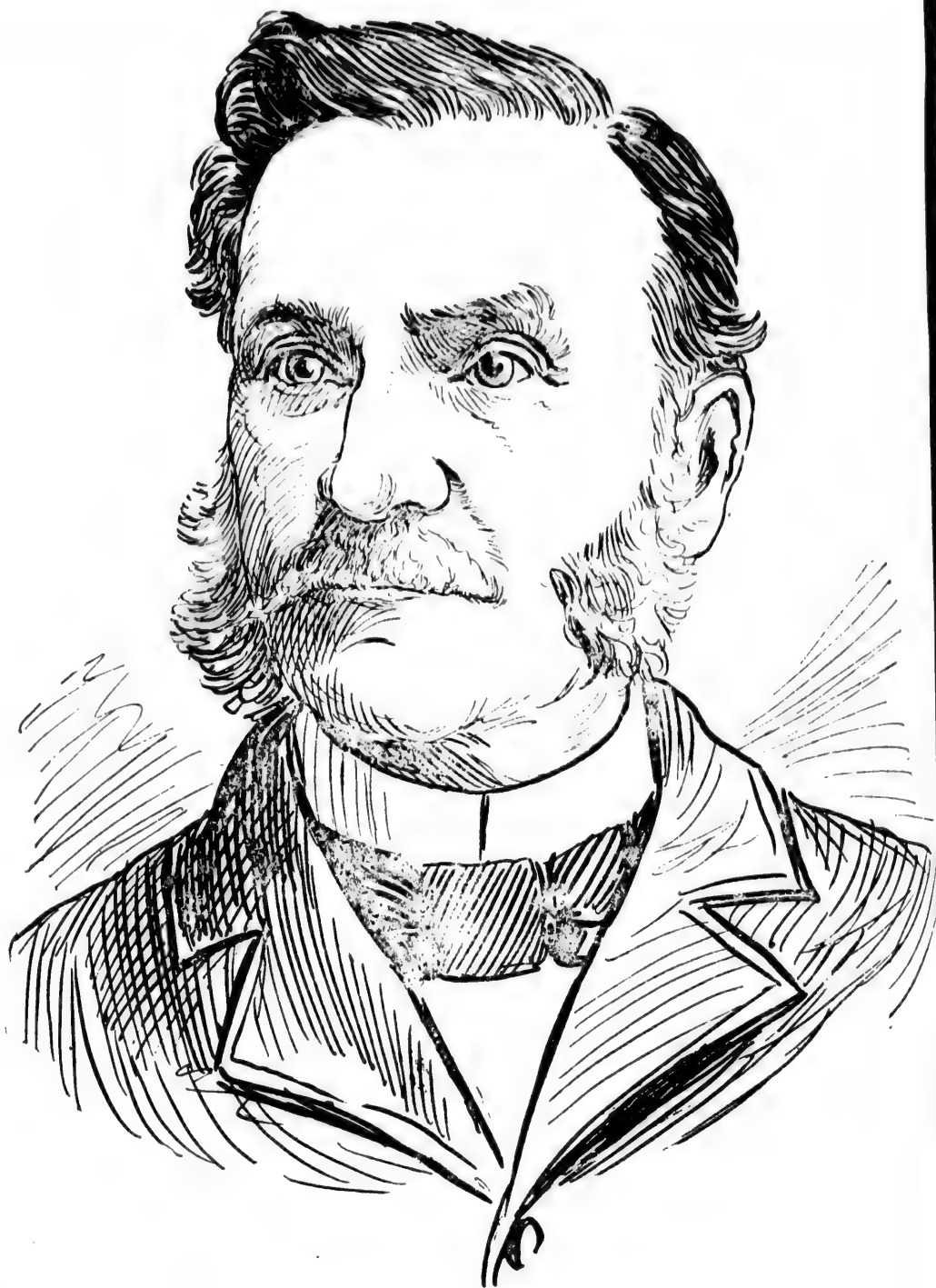
Soyons donc heureux de cette démarche, car elle dénote que nos bons rapports sont appréciés par les deux grandes puissances dont nous sommes les fils dévoués, et elle nous flatte de l'espoir que, si jamais des complications diplomatiques menacent d'interrompre les relations de bon voisinage entre ces deux pays, l'exemple de leur fils d'Amérique leur indiquera les voies de la réconciliation.



d'hui
avec
estée
cette
ment

arche,
sont
ances
elle
com-
inter-
re ces
rique
on.





HONORABLE JUGE A. B. ROUTHIER,
Président de la société St Jean-Baptiste de Québec

DISCOURS
DE
L'honorable Juge Routhier

M. le Président,

Mesdames, Messieurs,

C'est un cri d'admiration qui monte spontanément de mon cœur à mes lèvres en présence du spectacle qui se déroule sous mes yeux.

Qu'elle est grande et qu'elle est belle cette manifestation patriotique et nationale!

C'est vraiment l'âme de tout un peuple que je sens frémir et vibrer dans cet auditoire exceptionnel qui m'entoure, et le difficile pour moi n'est pas de trouver dans mon cœur des sentiments qui soient en harmonie avec les circonstances, c'est de leur donner une expression qui puisse rendre toute la vivacité et toute la profondeur de l'émotion de tous.

Oh! Messieurs, s'il y a dans cette fin de siècle des spectacles affligeants pour les âmes d'élite, si les merveilles du progrès matériel nous dérobent trop souvent les glorieuses

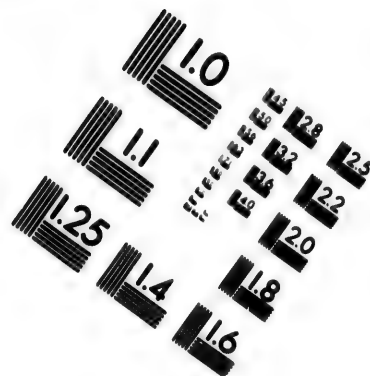
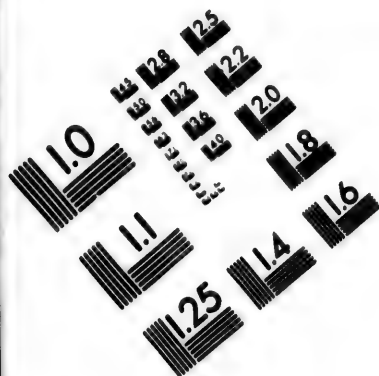
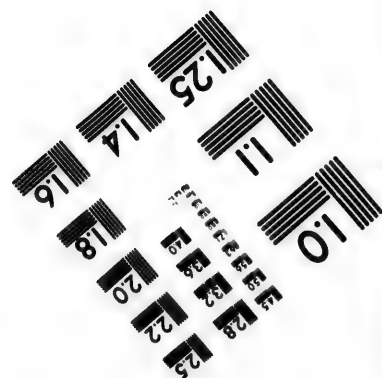
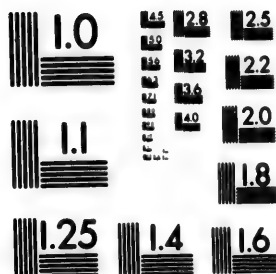


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



2.3 2.8 2.5
2.2 2.0
2.1

10
01

perspectives du monde idéal, il est d'autres spectacles qui nous consolent et nous relèvent; et celui dont nous sommes aujourd'hui les témoins est bien de nature à réjouir notre fierté d'homme et notre orgueil patriotique.

Je regarde autour de moi, et mes yeux sont ravis du tableau pittoresque où se fondent dans un harmonieux contraste les hommes et les choses du présent et du passé, les beautés de la terre et les clartés du ciel.

J'écoute, et j'entends un concert de voix éloqu coastes, parlant des langues différentes, mais partageant les mêmes émotions, exprimant les mêmes sentiments, et célébrant la même gloire.

Angleterre, France, Canada, est-ce bien vous qui venez aujourd'hui acclamer à l'envie la gloire d'un passé qui semblait oublié?

Oui, messieurs, ce ne sont pas seulement des individus mais des nations qui se joignent à nous en ce jour, et qui mêlent leurs voix aux nôtres. L'Angleterre est ici représentée par son vice-roi, et ce sont les hommages d'un grand peuple qu'il est venu déposer aux pieds d'un de nos grands hommes.

La France est ici, tressaillant comme nous au souffle magnétique du patriotisme; et, non seulement, son représentant officiel s'est fait l'écho des sentiments français dans le langage

vivant et charmeur de sa race ; non seulement ses artistes ont exprimé dans le marbre et le bronze l'admiration de leur patrie pour notre héros ; mais les pierres elles-mêmes—les pierres de France—se sont mises en mouvement, elles ont traversé les mers, et elles chantent maintenant sur le rocher de Québec la gloire impérissable de Samuel de Champlain.

II

Ne nous étonnons pas, messieurs, des proportions exceptionnelles de cette manifestation. Elle a un caractère quasi surnaturel que je vais vous montrer, et elle reproduit l'un des phénomènes les plus merveilleux de la vie des peuples.

Sans doute, nous sommes tous de ceux qui croient que l'homme ne meurt pas tout entier, et que la résurrection et l'immortalité sont promises à tous.

Mais il est des hommes d'élite auxquels l'humanité décerne une autre immortalité, même sur cette terre, et qu'elle ressuscite pour les combler d'honneurs.

Voilà l'étrange phénomène de la vie des nations auquel nous assistons, et que j'ai appelé quasi surnaturel.

C'est une résurrection, la résurrection de notre grand ancêtre, père de notre nationalité ! C'est sa victoire définitive par la mort. C'est la glorification de son œuvre. C'est l'apothéose d'un homme personnifiant toute une race, et recevant de sa patrie la couronne de l'immortalité !

Messieurs, la vie et la gloire humaines sont deux manifestations de Dieu sur la terre. Elles sont les deux grandes visiteuses qui en font sans cesse le tour, et dont les appels font sortir les uns du néant et les autres de l'oubli. Mais les appels de la gloire s'adressent plutôt aux morts qu'aux vivants, et il y a souvent des siècles que ceux là dorment oubliés au fond de leurs tombeaux devenus introuvables, quand la gloire les réveille et leur communique une vie nouvelle qui n'aura plus de fin.

On s'étonne que l'on n'ait pu trouver ni le tombeau ni les cendres de Champlain. C'est que ce tombeau a dû voler en éclats aux appels de la gloire et que le mort en est sorti glorieux.

Pendant plus de deux siècles, il a dormi dans cette terre qu'il a tant aimée ; mais ce long sommeil n'était pas le travail de la destruction et de l'anéantissement. C'était l'incubation de la gloire. C'était la germination de cette semence d'immortalité qui fait les morts

si grands que les tombes ne peuvent plus les contenir et qui les fait surgir tout rayonnants de l'ombre dans des attitudes d'apothéose.

III

Et maintenant c'est lui qui nous apparaît ressuscité sur ce rocher témoin de ses travaux et de ses épreuves, à l'endroit même où il bâtit le premier fort St-Louis, symbole de la puissance française en Amérique ; sur cette montagne où il a peiné vingt-cinq ans, où il a souffert, où il est mort, qui a été son calvaire, et qui devient aujourd'hui son Thabor !

Ne le reconnaissez-vous pas dans l'attitude que l'artiste lui a donnée ? Regardez-le : Ce n'est pas l'homme qui se repose, c'est l'homme qui marche en avant ; il pose solidement son pied droit sur le rocher dont il prend possession et qui sera le siège de sa vice-royauté. Il ne regarde pas en bas, ni auprès de lui ; il regarde au loin, la tête perdue dans les étoiles, et comme jadis il voit l'avenir quand la plupart des hommes qui l'entouraient ne voyaient que le présent. D'un geste à la fois large et modeste, il se découvre et salue. Mais à qui donc s'adresse ce salut ? Ce n'est pas à la vieille France tant aimée, car il lui a dit un éternel adieu. C'est à la terre dont il prend possession et qu'il regarde comme une terre

promise. C'est à la Nouvelle-France dont il aperçoit déjà les grandeurs et les beautés futures dans l'étendue de ses vastes horizons. C'est à la postérité, c'est à nous tous, messieurs, que ce noble salut s'adresse. Et si ce bronze prenait la parole en ce moment, il s'écrierait sans doute : O Québec ! ma fille, que je retrouve si grande et si belle, je te salue et je te remercie ; car c'est toi qui fais ma gloire ; c'est l'éclat de la fille qui rejaillit sur le père !

O postérité ! O mon peuple, c'est à toi de me juger ; me voici devant ton tribunal et je me découvre en attendant ton jugement. Dis, si j'ai bien mérité de la patrie et si je suis digne des honneurs qu'on me décerne.

IV

Messieurs, la sentence que Champlain sollicite, elle est prononcée aujourd'hui dans les assises les plus solennelles que puisse tenir un peuple. Vous venez de l'entendre tomber des lèvres de ses juges les plus autorisés, et ce sera le verdict de tous que Champlain a été vraiment un grand homme.

L'attribut caractéristique de la grandeur est de créer, c'est-à-dire de tirer l'être du néant. Or celui qui fonde est un créateur. Mais sa grandeur dépend de la mission qu'il a remplie et des proportions de sa fondation.

L'œuvre de Champlain nous reporte à l'une des époques les plus glorieuses de l'histoire des races latines, et surtout de la France.

Le 17^{ème} siècle commençait. Henri IV le Grand régnait, et le Roi-Soleil allait bientôt paraître. Corneille était né, Bossuet, Pascal, Racine, Molière allaient bientôt faire entendre des paroles que le monde ne se lasserait pas d'applaudir, et qui feraient de la langue française le verbe du monde civilisé !

L'heure était venue pour la France d'obéir à la force d'expansion de son génie et de porter en Amérique le flambeau de la civilisation, et, c'est S. de Champlain qu'elle appela définitivement à remplir cette mission.

C'était la plus grande que la Providence des nations puisse confier à un homme. Il allait être l'ambassadeur des nations civilisées auprès de la sauvagerie, et le continuateur en Amérique des *gesta dei per Francos*. Que dis-je, il allait être l'ambassadeur du ciel dans une terre payenne pour lui faire connaître l'Évangile et la convertir au christianisme. Les écrits de Champlain témoignent qu'il comprenait ainsi sa mission.

Mais ce n'est pas tout d'avoir une haute mission. L'histoire est remplie de ces grandes vocations incomprises ou trahies.

Champlain ne fut pas de ces élus infidèles ; il accepta son rôle et il en accomplit les obscures et pénibles travaux. Il comprit que toute grande œuvre ne réussit que par le sacrifice, et il se sacrifia tout entier.

Ses légitimes aspirations d'avenir en France son bonheur domestique, ses biens de famille, les affections, les joies, les douceurs du pays natal, il abandonne tout. Il donna sa vie ; il se donna lui-même avec le désintéressement d'un apôtre, avec la générosité et la patience d'un martyr.

Il voua à sa patrie d'adoption un véritable culte. Elle devint en quelque sorte son épouse, remplaçant celle qu'il avait dû quitter en France, et il lui garda jusqu'à la mort un attachement et une fidélité inébranlables.

C'est ainsi qu'il est vraiment devenu notre père, et que nous sommes bien sa postérité.

V

Champlain n'était pas un soldat de fortune, un aventurier, un rêveur. C'était un homme d'action. Pas de discours à grand effet, pas de phrases, mais des actes. Pas de ces actions d'éclat qui impriment une secousse à l'opinion publique, qui l'absorbent et dont l'auteur se fait un piédestal pour briller aux yeux de tous. Non, mais des actes sim-

bles, obscurs sur un théâtre ignoré. Des gestes sans attitude, sans poses—héroïques au fond mais sans témoins, —qui produiront de grandes choses, mais sans bruit.

Et quels étaient le mobile et le but de ces actes ? Était-ce le désir de s'enrichir, et de faire un brillant avenir à sa famille ? Evidemment non, il n'y avait pas de mines d'or au confluent du St. Laurent et de la rivière St.-Charles et le premier sacrifice que sa mission lui imposait était celui de sa fortune et de son bonheur domestique.

Rêvait-il de renouveler ici les exploits et les conquêtes de Fernand Cortez au Mexique, et de Pizarre au Pérou ? Non, il ne nourrissait pas de telles ambitions ; il ne recherchait ni la gloire des armes ni les satisfactions du pouvoir. Son rêve était plus modeste, Que dis-je, modeste ? Ah ! non Messieurs, il n'était pas modeste, si nous considérons la fin suprême de ses aspirations. Car ce qu'il rêvait de fonder sur les bords du St. Laurent ce n'était rien de moins qu'une France Nouvelle.

Faire une France, et lui donner les dimensions de l'Europe entière ? Y songez-vous, messieurs ? Quel rêve de géant ! Quel entreprise de demi-dieu ! Faire en Amérique un double de cette merveille qui était alors la nation reine de l'Europe ! Reproduire au bord

de notre grand fleuve ce chef d'œuvre que les races franque et celtique avaient pris des siècles à édifier ! Donner une fille à cette reine-mère, dans ce 17^e siècle qui marquait l'apogée de sa gloire et de sa puissance ! N'était-ce pas une œuvre surhumaine ?

Oui, certes, et cependant si le rêve sublime du grand homme n'a pas été complètement réalisé, ce ne fut pas sa faute, mais celle de la France des deux derniers siècles qui ne comprit pas la grandeur de l'œuvre, qui ne devina pas l'avenir, et qui négligea de remplir vis-à-vis de sa fille d'Amérique les grands devoirs de sa glorieuse maternité.

Mais la faute de la mère ne doit rejaillir ni sur le père ni sur la fille. Elle ne doit pas rabaisser l'œuvre de Champlain, ni obscurcir la gloire de sa conception grandiose. Telle qu'elle est d'ailleurs, son humble fille n'est pas, il me semble sans grandeur ni beauté, et ce n'est pas dans un jour comme celui-ci qu'on osera dire qu'elle n'est pas digne d'admiration.

VI

Sans doute, tout le mérite n'en revient pas à Champlain. Mais il en a jeté les fondations avec la conscience et la détermination de bâtir pour l'avenir.

Un foyer, une église, une forteresse, sont les grains de senevé qui produisent les païens, et ce fut lui qui les sema aux bords de notre grand fleuve.

Voilà le fondement de sa grandeur ; et elle a reçu son complément obligé dans les épreuves qui ont assailli sa vie — un homme n'étant pas vraiment grand sans avoir souffert.

Champlain a connu, en effet, tous les genres d'épreuves, — les contradictions dans ses projets — le dénûment et les privations, les dénigrements de l'envie, les amertumes de la défaite et de l'abandon, — l'immense douleur de voir sa fondation pendant deux années au pouvoir de l'étranger — et enfin la suprême affliction de mourir sans pouvoir compléter son œuvre et en assurer l'avenir.

Voilà surtout le glaive qui dut percer son cœur à ses derniers moments.

On était arrivé aux derniers jours de décembre 1635, les jours les plus courts de l'année. Sur le promontoire alors couvert de neige, le soleil se montrait à peine, rasant l'horizon et ne jetant qu'une lueur pâle et fugitive aux fenêtres de la pauvre habitation où le fondateur de Québec agonisait. Hélas ! sur l'ombre grandissante des soirs d'hiver, l'ombre éternelle descendait lentement.

Champlain vit venir la mort et ce fut le grand déchirement de son cœur de rompre tous les liens qui l'attachaient à la terre, et de dire adieu à la vie et à ceux qui lui étaient chers, à la vieille France qu'il ne reverrait plus et surtout à sa chère Nouvelle-France dont les futures destinées lui causaient tant d'anxiété.

Mais il était un grand chrétien ; et le joyeux carillon des cloches de Noël annonçant la venue du Messie lui apporta de douces consolations. C'était le jour où le ciel promet la paix aux hommes de bonne volonté, et toute sa vie n'avait-elle pas prouvé sa bonne volonté ? C'était le jour où son Dieu qu'il avait aimé et servi fidèlement descendait sur terre : ne venait-il pas recevoir son œuvre comme un patron reçoit l'ouvrage de son ouvrier, et lui payer son salaire ?

Tels furent vraisemblablement les sentiments dans lesquels Champlain quitta la terre, le jour de Noël 1635.

Messieurs, parmi les astres qui brillent sur nos têtes, il en est peu qui soient sans tâches et les astronomes n'en exemptent pas même le soleil.

Or, il en est de même du firmament de la gloire, et les grands hommes immaculés sont bien rares. Mais Champlain est un de ces ra-

rissimes diamants dont la pureté est entière,
Dans sa vie privée comme dans sa vie publi-
que il brille de toutes les vertus.

Il a écrit qu'il venait au Canada pour y faire
fleurir le lis ; or il était lui-même un lis immaculé qu'on a vu fleurir sous tous les climats.

C'est cette pureté du fondateur qui a mérité
à son œuvre la vitalité au milieu de toute les
tempêtes qui l'ont assailli et qui nous la mon-
tre encore pleine de force et de promesses.

O ! Fondateur de Québec, sois fier de ton
œuvre, et contemple ta ville avec admiration.
Elle est la plus belle du continent américain !
Elle est la bien-aimée, la glorieuse, l'inoublia-
ble ! Et lorsque, saluant l'étranger du haut de
ton piédestal : tu lui crieras : Vive Québec !
la vieille cité te répondra : Vive Champlain !

Impassible désormais sous le manteau de
bronze que l'art français a jeté sur tes épaules,
affranchi des morsures du temps et de la mort,
tu vivras aussi longtemps que cette terre, con-
templant dans les jours de soleil et les nuits
étoilées, le merveilleux paysage que tu ai-
mais tant jadis et regardant circuler à tes pieds
les nombreuses générations qui t'appelleront
leur père.

Ici dans les grands jours de fête nationale, les
foules viendront déployer leurs bannières, et

pousser vers toi cette universelle acclamation :
Gloire à Samuel de Champlain !

Quant à nous, Messieurs, restons fidèles à la mémoire des ancêtres, et attachons-nous toujours davantage à ce sol sacré qui a été le berceau de nos vertus primitives et de nos gloires, qui a été arrosé du sang de nos héros et de nos martyrs, et dans les plis duquel dorment tant d'illustres aïeux.

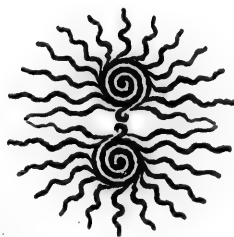
Rappelons-nous l'antique légende d'Antée, qui, terrassé par Hercule, recouvrait des forces nouvelles chaque fois qu'il touchait le sol, et qu'Hercule ne put vaincre qu'en le tenant suspendu dans l'air. Ne nous laissons jamais détacher du sol de la patrie par le colosse Hercule qui nous avoisine, et nous y paierons, comme les grands chênes de nos forêts, un élixir de vie et d'immortalité.



mation :

les à la
us tou-
été le
de nos
s héros
el dor-

Antée,
les for-
le sol,
tenant
jamais
e Her-
serons,
êts, un





HONORABLE M. DUFFY

DISCOURS
DE
L'honorable M. Duffy

Excellence,

Monsieur le Président,

Mesdames et Messieurs,

Je voudrais pouvoir vous exprimer avec quel plaisir et quelle satisfaction je saisis l'occasion qui m'est donnée de venir représenter ici mes concitoyens de langue anglaise, en cette circonstance inémerable.

Intimement lié avec le patriotisme, il existe un sentiment qui nous engage à glorifier les exploits de nos ancêtres, et qui fait battre nos cœurs avec chaleur pour ceux de notre race.

Il m'est donc facile de comprendre l'orgueil légitime et naturel avec lequel nos compatriotes Canadiens français acclament le nom du grand explorateur français et de l'homme d'état qui est venu établir leur race dans l'Amérique du Nord. Mais la mémoire de Champlain n'appartient pas à la France ou aux Canadiens-français seulement. Elle appartient à l'humanité ; elle appartient à toutes les

nations et à tous les siècles ; et les Canadiens, sans distinction, sont fiers de s'unir pour honorer sa mémoire et perpétuer sa renommée.

Shakespeare fait dire à Antoine, auprès du cadavre de César assassiné :

“ The evil men do live after them,
The good is oft-n interred in with their bones :
So let it be with Caesar.”

La Rome païenne, à l'apogée de sa gloire, récompensait par l'assassinat et l'oubli le plus noble de tous les Romains. Mais, dans ce siècle du christianisme, cette magnifique assemblée, qui se compose non seulement de Canadiens de toutes professions et de toutes distinctions, mais encore des hommes les plus en vue de trois grandes nations, dit bien à la face du monde entier, que les hommes de bien se survivent et que ceux qui ont atteint à la véritable grandeur ne meurent jamais.

C'est, comme l'a dit Webster, une noble faculté de notre nature, qui nous permet de vivre, non seulement dans le présent, mais encore dans l'avenir et dans le passé. Nous vivons dans le passé par la connaissance de l'histoire, et dans l'avenir par l'espérance et la prévision. Nous vivons dans le passé, en nous associant à l'œuvre de nos ancêtres, en suivant leur exemple, en étudiant leur caractère, en

liens,
mon-
ce.
es du

nous imprégnant de leur esprit, en les accom-
pagnant dans leurs travaux, en sympathisant
avec eux dans leurs épreuves, et en nous
réjouissant de leurs succès et de leur triomphe.

ones :

Nous vivons dans l'avenir en autant qu'il
nous est donné de pouvoir laisser à l'histoire
le souvenir d'actions d'éclat qui nous soient
personnelles, souvenir qui se transmettra d'âge
en âge, et qui inspirera les générations à venir.

gloire,
e plus
ns ce
ifique
ent de
toutes
s plus
n à la
e bien
t à la

Dans cette Amérique du Nord, il y a deux
endroits qui, entre tous les autres, devront
rester sacrés. L'un, c'est le rocher de Ply-
mouth, consacré au souvenir des descendants
des Pèlerins d'Orient. L'autre, s'est ce vieux
rocher de Québec, qui restera toujours sacré
pour les descendants de la race française.

noble
et de
mais
Nous
ce de
et la
nous
ivant
e, en

A cet endroit où nous sommes, qu'un millier
de souvenirs historiques rend célèbre, et en
évoquant à la fois le passé et l'avenir, nous
venons aujourd'hui accomplir un devoir—car
c'est un devoir—envers l'immortel fondateur
de cette ville.

Mais avant de se retourner vers le passé,
l'esprit, tout naturellement, aime à s'attarder
quelque peu au spectacle qui l'entoure. D'un
côté, couronnant ce rocher altier, nous voyons
la vieille citadelle de Québec, défiant tout
ennemi. A un endroit moins élevé se trouve
notre magnifique palais législatif où les repré-

sentants d'un peuple libre s'assemblent pour se faire des lois dans la liberté. Un peu plus loin encore, c'est ce fameux foyer de la science, l'université Laval, où la jeunesse du pays va étudier la littérature, les sciences et la philosophie, sous la direction de professeurs émérites. Devant nous, toute cette cité unique et pittoresque et cette immense assemblée d'hommes et de femmes. A perte de vue, dans cette riche vallée du St-Laurent, jalonnés, ici et là, de nombreux clochers d'églises, nous apercevons des champs cultivés, des demeures heureuses, des paturages verdoyants et des troupeaux sur des milliers de coteaux. Ici, à nos pieds, sur les eaux tranquilles du St-Laurent, reposent les vaisseaux de guerre de l'Angleterre, pour nous rappeler que la maîtresse des mers est toujours auprès de nous avec ses armes protectrices. Ici encore, nos voisins du sud ont envoyé l'un de leurs vaisseaux de guerre, représentant une marine qui vient de subir le baptême du feu et que couronne la victoire, mais qui s'en vient porter chez nous des messages de paix et de bonne volonté. Chez nous, nous voyons la paix et l'industrie marcher la main dans la main sous le règne des lois, de l'ordre et de la religion.

Bien d'autres scènes que celles-là avaient frappé le regard de Champlain, lorsqu'il y a

bientôt trois cents ans, il arriva pour la première fois sur ces bords. Il ne vit alors ni cités, ni villes, ni villages, ni champs, ni hameaux, ni églises, ni religion, ni lois, ni ordre. De tous côtés, ce n'était que forêt sans limites, ténébreuse, mystérieuse et sublime, remplie d'animaux sauvages et d'hommes encore plus sauvages. Telle était la région où l'esprit héroïque de Champlain l'avait conduit.

A la découverte de l'Amérique, les nations d'Europe envoyèrent plusieurs capitaines à l'âme héroïque, mais nul ne le fut plus que Champlain. Il était doué d'une habilité extraordinaire, mais son caractère était encore plus grand que cette habilité. Champlain ne s'avancait pas seulement, comme un explorateur à la poursuite d'une gloire ou d'un intérêt personnels. Il était poussé par des principes : un désir enthousiaste de promouvoir la gloire de la France et de son roi, de promouvoir et d'étendre la religion chrétienne. Toutes ses actions, toutes ses pensées, étaient subordonnées à ce désir.

Pour y réussir, il a certainement apporté à contribution le plus grand esprit d'entreprise, la plus grande hardiesse, le plus grand courage, et la plus indomptable énergie que l'on puisse trouver chez un homme. L'esprit reste stupéfait à l'idée de l'étendue de ses courses,

et de la grandeur de ses exploits. Nous le voyons entrer dans le golfe St-Laurent, explorer les régions de Tadoussac, diriger sa course sur Québec, remonter le St-Laurent, entrer dans le Richelieu et l'explorer, et découvrir le lac Champlain. Nous le retrouvons ensuite à Montréal, puis suivant le cours de l'Ottawa jusqu'au lac Nepissing, il ne s'arrête que lorsqu'il est parvenu à la région des grands lacs de l'ouest.

Il n'explorait pas seulement que dans le but de faire des découvertes, il explorait afin de pouvoir faire des établissements et civiliser. Immédiatement, il noua des relations d'amitié et fit des traités avec les Hurons et les Algonquins. Il cherchait à dompter leur sauvagerie en implantant dans leur âme la foi chrétienne. C'est pour cela qu'il amena dans le pays des ministres de la religion. Il amena avec lui l'esprit du commerce, du trafic et de l'industrie. Et au milieu des rivalités et des jalousies, il fonda des compagnies commerciales avec cette visée, de faire marcher de concert, l'exploration, la religion et le commerce. Du premier coup, son œil pénétrant sut distinguer ce rocher, et il y vint fonder une ville, une capitale, un foyer pour les descendants de sa race, à perpétuité. Il faudrait avoir le génie poétique d'un Virgile pour pouvoir décrire

les pénégrinations de cet autre Enée, cherchant à fonder une autre Rome. Durant le régime français au Canada, la France a donné à l'Amérique plusieurs hommes d'une habilité transcendante et d'un caractère héroïque, mais je crois que nous pouvons affirmer avec sûreté que Champlain possédait à un plus haut degré que les autres les traits caractéristiques des Canadiens-français. C'était un homme d'un courage indomptable, d'une énergie et d'un héroïsme irrépressibles, un navigateur renommé, un explorateur, un commerçant, un écrivain, un diplomate, un loyal sujet, un chrétien dévoué, un bienfaiteur du genre humain ; il était loyal à son roi et fidèle à son Dieu.

Ces qualités de loyauté, de zèle religieux, d'énergie, de frugalité, d'habilité et de diplomatie, jointes à leurs aptitudes pour l'éloquence et les arts, sont le partage commun de nos Canadiens-français, et leur ont assuré cette influence prépondérante qu'ils exercent dans l'Amérique du Nord. Cette race, avec ces qualités, ce sont des dons que la France a faits à l'Amérique, mais avec ces dons là se terminait aussi sa mission au Canada.

Shakespeare dit ;—

“ There's a divinity that shapes our ends
Rough-haw them how we will. ”

Il y avait là en perspective pour la France une période agitée de révolution, d'anarchi et de désordre. Mais le sort favorisa le Canada, il le favorisait trop bien pour permettre que ses enfants fussent entraînés dans les désordres effrayants de la révolution française. La France a donné au Canada le meilleur de ce qu'elle possédait, mais elle ne pouvait pas lui donner des institutions libres. La domination française au Canada croula au choc des batailles avec les Anglais, sur les plaines à quelque distance d'ici, et cela prépara les voies à l'introduction de la liberté anglaise et des institutions libres. Les français se levèrent du champ de bataille, non pas attristés et découragés, mais pour venir offrir au vainqueur la main de l'amitié, et grâce à leur adresse et à leur diplomatie, ils ont négocié un traité qui leur conservait leur religion, leurs coutumes et leurs lois. Toujours, dans la suite des différentes périodes de notre histoire, l'adresse diplomatique et la sagacité politique des Canadiens-français leur ont permis de prendre une part éminente dans les événements qui ont eu pour résultat la formation de notre grand dominion.

Les Canadiens-français ont toujours été loyaux à la couronne britannique, et s'ils ont jamais manifesté du mécontentement dans le passé, ce ne fut pas lorsqu'on voulut introduire

ici les institutions britanniques, mais bien plutôt parce que ces institutions n'avaient pas été immédiatement et intégralement introduites.

Un Français, un jurisconsulte éminent, un littérateur et un philosophe, aux manières polies de l'ancienne cour française, est assis aujourd'hui sur le trône des gouverneurs français de cette province; un autre canadien français distingué est le premier ministre de la province. Mais le génie de nos Canadiens-français pour l'éloquence et la politique ne s'est pas contenté des limites de la province, et il a placé un Canadien-français au poste de premier ministre du Dominion. Il y a plus d'un siècle, l'Angleterre s'est querellée avec ses enfants d'Amérique, il en est resumé une guerre, et l'apparition d'une nouvelle nation, ce qui laissa dans les âmes plus au moins d'amertume à venir jusqu'à une époque récente. C'est un tribut à rendre à la diplomatie canadienne-française de reconnaître que c'est un premier ministre canadien-français, qui a amené les représentants de l'Angleterre et des Etats-Unis, ici, dans cette vieille cité de Champlain—espérons-le—pour guérir d'anciennes blessures, résoudre les différends actuels et jeter les bases d'une paix durable. Si le caractère anglo-saxon, porté aux disputes, se fait jamais quelque peu turbulent, j'évoquerais ou

plutôt j'invoquerais cet esprit d'harmonie qui a élevé, pas loin d'ici, le monument Wolfe-Montcalm ; cet esprit qui a mis la paix entre Anglais et Français dans cette province ne pourrait manquer de mettre aussi cette paix entre les membres de la même race.

Il y a longtemps, nous nous sommes tendu la main par-dessus le golfe qui aurait pu nous laisser en quelque sorte divisés, et nous nous sommes réunis pour fonder notre grand Dominion qui, nous l'espérons avec orgueil, durera toujours, cette puissance qui comprend la moitié du continent américain, s'étendant d'un océan à l'autre, riche en mines, en forêts, en pêcheries, en agriculture, avec la province de Québec comme l'une de ses grandes pierres angulaires, peuplée des descendants de la France et de l'Angleterre, les héritiers de tous leurs exploits glorieux, de toute leur littérature, de leurs sciences, de leur philosophie, jouissant d'une liberté toute particulière dans l'ordre public, sous la protection de la constitution britannique. Telles sont les conséquences résultant en grande partie de l'entreprise de Champlain.

La destinée semble avoir voulu que ni ses entreprises, ni sa mémoire ne fussent restreintes aux limites étroites de la nationalité : il est né dans le vieux monde et sa tombe est dans le

nouveau. Sa vie s'est passée tantôt au milieu des nobles et des princes, dans les salons de Paris, tantôt au milieu des rivaux et des jalousies des trafiquants, tantôt au milieu des périls de l'océan désert, et tantôt au milieu des sauvages, dans les forêts inexplorées de l'Amérique du Nord. Il a vécu, il est mort à l'ombre du drapeau fleurdéliné de la France, mais l'auréole de gloire qui s'est formée autour de son nom se perpétuera d'âge en âge à l'ombre du trèfle, du chardon et de la rose.

La vie de Champlain n'a pas été exempte d'épreuves, de chagrins, de périls ; mais si, lorsque sa fin approcha, le Ciel, pour un instant, déroba sous son œil le voile de l'avenir, permit à son regard de mourant de se promener sur le théâtre de ses explorations et de contempler la condition de ceux de sa race tels que nous les voyons aujourd'hui, nous pouvons croire qu'il a rendu le dernier soupir en paix.

Lorsque, près de trois cents ans plus tard, nous nous prenons à admirer la pureté de son caractère, la grandeur de ses exploits, les merveilleux résultats qui en ont été la suite, nous ne pouvons nous empêcher de déclarer que Champlain méritait bien un monument, au temple de mémoire, parmi les hommes de bien et les célébrités de tous les temps.

Table des Matières

Notice.....	V
Discours de l'honorable Adélard Turgeon à Honfleur.....	1
Adresse du comité Fdu monument Champlain, présentée par son président l'honorable Juge Chausseau à son Excellence le Gouverneur-Général.....	23
Discours de Son Excellence le Gouverneur-Général.....	30
Discours de Sire Wilfrid Laurier....	37
Discours de M. Kleczkowzki, consul général de France au Canada....	61
Discours de Son Honneur le lieutenant-gouverneur Jetté.....	69
Discours de l'honorable M. Marchand	75
Discours de l'honorable Juge Routhier	81
Discours de l'honorable M. Duffy...	97

